

LES
MÉDECINS

PIÈCE EN CINQ ACTES

PAR

ÉDOUARD BRISEBARRE ET EUGÈNE NUS

REPRÉSENTÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS
LE 19 JUIN 1863

Nescio!



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

Et à la LIBRAIRIE CENTRALE, boulevard des Italiens, 24.

1863

Tous droits réservés

PERSONNAGES

VALBRUN	MM. A. MICHEL.
MUSCULUS	AMBROISE.
MATON	CH. POTIER.
DUTAFFETAS	COUDER.
GRINCOUR	GRENIER.
TONNELIER	A. GUYON.
GODEFROY	CH. BLONDELET.
RANDOUILLET	DELTONBE.
GULISTAN	HITTEMANS.
RASCOL	J. BAZIN.
ROBINET	PASTELOT.
PILBOUT	DELIÈRE
LABREUVOIR	VIDEIX.
MARIANNE	M ^{lles} C. BADER.
M ^{me} VALBRUN	E. DE GÉRAUDON.
NISIDA	CÉLINE RENAUT.
UNE CONCIERGE	ÉLÉONORE.
CAROLINE	SILLY.
FÉLICITÉ	COLOMBE.
UNE BLANCHISSEUSE	ROSE MAYER.
LA PETITE LÉONIE	LA PETITE JENNY MOYSE.

Promeneurs des deux sexes au Luxembourg, Bonnes, Enfants.

Toutes les indications sont prises de la gauche et de la droite du spectateur. — Les personnages sont placés en tête des scènes, dans l'ordre qu'ils occupent au théâtre. — Les changements de position sont indiqués par des renvois au bas des pages.

3
9

LES
MÉDECINS

ACTE PREMIER

Un coin du jardin du Luxembourg ; bancs à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

DUTAFFETAS, NISIDA, puis RASCOL. (Quelque promeneurs circulent et passent. — Dutaffetas arrive par la droite, donnant le bras à sa fille et continuant une conversation.)

DUTAFFETAS.

Tu as eu tort de la donner au frotteur... elle était encore fraîche...

NISIDA.

Oh! papa, une casquette de quatre ans !...

DUTAFFETAS.

L'âge n'y fait rien, mademoiselle... Il y a des vieux qui va-

lent les jeunes... Enfin, elle te déplaisait, n'en parlons plus... J'en achèterai une autre aujourd'hui, en revenant de toucher mes loyers... pour rôder le matin dans le quartier, j'aime mieux ça qu'un chapeau... M'en conseilles-tu une de loutre?

NISIDA. Elle regarde autour d'elle.

Comme vous voudrez, papa.

DUTAFFETAS.

Que regardes-tu donc?

NISIDA.

Rien, papa.

DUTAFFETAS

Ah! ça, voyons, convenons de nos faits... Tu diras donc à ta tante que j'irai te rejoindre dans quinze jours... J'espère que tu seras aimable avec le prétendu qu'elle nous propose...

NISIDA.

Pour ça, non, par exemple! n'y comptez pas!

DUTAFFETAS.

Nisida, tu sais ce que je t'ai dit... Tu n'épouseras jamais Rascol... Ainsi, prends-en ton parti.

NISIDA.

Mais pourquoi?... Enfin... donnez-moi une raison?...

DUTAFFETAS.

Je vais t'en donner deux, parce que c'est toi... La première, c'est qu'il manque complètement de billets de banque... la seconde, c'est qu'il est pharmacien...

NISIDA.

Mais c'est une profession...

DUTAFFETAS.

Que je ne prise pas... tu connais ma manière de voir à l'endroit des médecins, n'est-ce pas?... Eh bien! les pharmaciens sont leurs complices... et je les confonds tous dans ma réprobation...

NISIDA.

Mais il me plaît...

DUTAFFETAS.

Il ne me plaît pas, à moi...

NISIDA.

Mais je l'aime...

DUTAFFETAS.

Tu le désaimeras... Allons, pas tant de raisons... l'heure du train approche... en route chez la tante Bric-Bric...

NISIDA.

Je ne veux pas...

DUTAFFETAS, l'entraînant vers la gauche.

C'est ce que nous allons voir...

RASCOL*, qui entre par la gauche reconnaît Nisida.

Mademoiselle Nisida!... monsieur Dutaffetas!...

NISIDA.

Monsieur Rascol!...

DUTAFFETAS, à part.

Le pharmacien!... (Haut.) Encore vous!... Mais vous êtes donc toujours derrière nos talons?...

RASCOL.

Le hasard, monsieur... tous les matins, je prends l'air au Luxembourg... c'est mon droit...

DUTAFFETAS, à part.

Elle a voulu à toute force passer par le jardin... J'ai peur de comprendre...

NISIDA.

Monsieur Rascol, je pars pour Chartres, chez ma tante Bric-Bric, qui veut me marier...

RASCOL.

Je ne donne pas mon consentement...

DUTAFFETAS.

Nous nous en passerons!... (Preuant le bras de Nisida.) Viens à la gare...

NISIDA, résistant.

Papa...

DUTAFFETAS, entraînant Nisida vers la gauche.

Viens à la gare!...

RASCOL**, à Nisida.

Mademoiselle...

NISIDA, à Rascol.

Je n'épouserai jamais que vous, ou je me ferai religieuse...

* Rascol, Dutaffetas, Nisida.

** Dutaffetas, Nisida, Rascol.

LES MÉDECINS

RASCOL.

Moi de même...

DUTAFFETAS, furieux.

Nisida!...

NISIDA, suppliant.

Papa!...

DUTAFFETAS, s'éloignant avec Nisida qu'il entraîne malgré elle.

Viens à la gare...

RASCOL, suppliant Dutaffetas.

Monsieur...

DUTAFFETAS, disparaissant par la gauche avec Nisida.

De l'Ouest!...

SCÈNE II

RASCOL, puis GRINCOUR.

RASCOL, furieux et gesticulant.

Abominable quincaillier!... parce que tu as fait ta fortune en vendant des clous!... Ah! je t'en souhaite!... pas ceux de ton magasin!...

GRINCOUR*, entrant rêveur par la droite et se trouvant en face de Rascol.

Ah!... Rascol, mon vieux camarade!... (Ils se donnent la main.)

RASCOL.

Grincour... (Saluant.) le docteur Grincour... car tu es docteur?...

GRINCOUR.

Bien peu... Et toi, pharmacien?...

RASCOL.

A peine!

GRINCOUR.

Rascol, donne-moi des malades!

RASCOL.

Grincour, donne-moi une pharmacie!

* Rascol, Grincour.

GRINCOUR.

Il paraît que nous sommes logés à la même enseigne... Mais je te croyais à la tête d'un oncle...

RASCOL.

De Dijon, et non d'Amérique... pharmacien aussi, inventeur de la pâte bourguignonne pour la coqueluche .. il n'a que moi au monde... dans les seize mille de revenus... et il ne veut pas me faire cadeau d'une pharmacie dans la capitale... Il exige que j'aille m'enterrer à Dijon, avec la promesse de m'associer dans une dizaine d'années, s'il est content de mes services... Quitter Lutèce!... Pas cette année! Quand je suis à la veille de détourner le Pactole!...

GRINCOUR.

Faire fortune, toi!... et avec quoi?

RASCOL.

L'eau d'Absalon!... une liqueur des plus aromatiques, qui conserve, régénère, assouplit, recoloré la chevelure la plus récalcitrante et la moins touffue... Un produit superbe... qui doit enfoncer tous les collyres *ejusdem farinae*!... Qu'un médecin bien posé recommande mon essence, m'appuie à l'Académie de médecine, et je roule carrosse!... Connais-tu le docteur Valbrun?...

GRINCOUR.

De réputation seulement... homme fort distingué...

RASCOL.

Voilà le médecin qu'il me faut... Il m'a connu à la Pitié... quand j'étais interne en pharmacie... et, s'il veut me donner un coup d'épaule, quand j'aurai perfectionné mon invention...

GRINCOUR.

Ah! ton essence...

RASCOL.

Donne à la chevelure les plus beaux tons de l'ébène... Mais, si par maladresse ou par négligence, vous en répandez une seule goutte sur la peau, l'action devient la même... c'est comme si la pierre infernale y avait passé... et puis, ça tourne au jaune...

GRINCOUR.

C'est déplorable pour le consommateur...

RASCOL.

Au contraire... car il m'est venu l'idée d'une autre composition qui obvie à cet inconvénient... de sorte que, quand par hasard, on se sera bruni les mains ou le visage avec la première...

GRINCOUR.

On achètera la seconde pour se blanchir...

RASCOL.

Tu as deviné...

GRINCOUR.

Double profit !

RASCOL.

Je cours à l'instant même chez un bon garçon, un chimiste, qui me prête ses fourneaux... Et si les dieux me sont propices, ô Grincour ! comme dans les contes de fées, j'épouserai celle que j'aime...

GRINCOUR.

Tu songes à te marier, heureux mortel?... Moi, le luxe d'une femme m'est interdit... je ne pourrais pas même lui offrir un œuf à la coque !...

RASCOL.

Epouse une dot, et fais de la médecine avec !

GRINCOUR.

Et les apparences pour faire décore un beau-père?... Oh ! des clients ! j'en demande à la foule qui se bouscule, aux tuiles qui tombent, aux chevaux qui se cabrent, aux voitures qui s'accrochent... J'arpente, du matin au soir, les rues, les boulevards, les carrefours, à la recherche d'un accident, d'une apoplexie, d'une fracture, d'une entorse, et je ne rencontre partout que des gens qui se portent comme des champignons... S'il survenait une bonne épidémie, tout le monde pourrait vivre... mais on les empêche, on les tracasse, on les détourne ; on plante des arbres, on creuse des égouts, on défriche des boulevards, on élargit les rues... On n'a plus qu'un mot à la bouche : assainissement... Insensés !... et les médecins ? personne n'y songe... Voilà dix-huit mois que je suis reçu, et ma lancette est encore virginale, et pas le moindre pharmacien n'a déchiffré ma signature... Que faire ? Que devenir ? Il n'y a pas d'asile pour les docteurs sans emploi... C'est une institution qui manque... l'hôpital, je l'ai vu dans mes rêves... mais j'y

entrais professeur, et non pensionnaire... D'ailleurs, on ne peut pas nous y mettre tous... il n'y aurait plus de place pour le public... O Faculté, Faculté!... ne fais pas tant de médecins, ou fournis-leur des malades!... — Rascol, un service!... casse-toi un bras pour m'étreigner!...

RASCOL.

Non, merci, pas aujourd'hui... plus tard... et mon eau d'Ab-salon? et Nisida, mes amours?... Je cours chez mon chi-miste...

GRINCOUR.

Et moi je rôde... je cherche un malade...

RASCOL*, passant à droite.

Allons, bonne chance!

GRINCOUR.

Au revoir!...

(Ils se serrent la main et s'éloignent chacun de son côté, Grincour par la gauche, deuxième plan, et Rascol par la droite.)

SCÈNE III

ROBINET, CAROLINE, LA PETITE LÉONIE. (Ils entrent par la gauche premier plan.)

CAROLINE, à Léonie qui court devant avec son cerceau.

Léonie, veux-tu venir ici?... Quelle scie que de promener c't'enfant-là... dès qu'on la perd de vue, elle file...

ROBINET.

La petite joue au cerceau, pour ainsi dire, laissons-la, et ne cherchez pas à vous détourner de la conversation... Caroline. — Depuis que le détachement des espahis ils sont arrivés, vous n'êtes plus la même à mon vis-à-vis.

CAROLINE.

Comment que vous les appelez?... Je ne peux jamais retenir ce mot...

ROBINET.

Je les appelle espahis, qui est le nom qu'on leur attribue réglementairement dans leur localité, parce que ce sont de simples indigènes..

* Grincour, Rascol.

CAROLINE.

Des *indiogènes*?...

ROBINET.

Indigènes... c'est une expression qui veut dire qu'ils ne sont pas de ce pays-ci...

CAROLINE.

C'est des beaux hommes tout de même!...

ROBINET.

La beauté est de toutes les régions... mais la grâce, il n'est qu'au Français... et elle s'est casernée pour le quart d'heure chez les artilleurs de la garde... Caroline... vous me faites de la peine... les espahis vous galoppent dans le cercelet... Si vous aviez la chose de me superposer un indigène, vous me feriez regretter de vous avoir conquis l'Algérie!...

CAROLINE.

Est-ce que j'y pense tant seulement à vos indigènes?... (Courant après la petite fille qui a traversé la scène de droite à gauche avec son cerceau.) Léonie!...

ROBINET *.

La petite, il joue au cerceau... pour ainsi dire... laissons-la se récréer.

SCÈNE IV

LES MÊMES, TONNELIER, entrant par la droite.

TONNELIER **, en uniforme de chirurgien-major.

Robinet l...

ROBINET, faisant le salut militaire.

Mon major!... ça va bien, mon major, depuis que vous êtes dans le civil?

TONNELIER.

Merci... et toi, comment vas-tu, mon brave?

ROBINET.

Vous êtes bien poli, mon major... je supporte la vie assez crânement...

TONNELIER.

Et ta jambe?...

* Léonie, Caroline, Robinet.

** Léonie, Caroline, Robinet, Tonnelier.

ROBINET.

Celle que vous vouliez me couper?... la voilà... elle est guérie !...

TONNELIER.

C'est égal !... si tu m'avais écouté, tu aurais été guéri beaucoup plus tôt...

ROBINET.

Avec votre permission, mon major, je me préfère d'avoir été guéri un peu plus tard... (Caroline vient s'asseoir sur le banc à droite avec Léonie.)

TONNELIER.

Que fait-on au régiment depuis que je l'ai quitté?...

ROBINET. *

Toujours la même chose, uniquement... mon major... on fait la manœuvre...

TONNELIER, regardant Caroline.

Et toi, tu fais toujours des conquêtes, à ce que je vois?

ROBINET.

Toujours, major... Chacun a sa marmotte ici-bas.

TONNELIER.

Qu'est-ce que c'est que cette grosse fille-là?...

ROBINET.

C'est une payse !...

TONNELIER.

Elle a l'air de bien se porter...

ROBINET.

Elle se porte assez bien, mon major... Elle se prépare pour être nourrice... (Caroline se lève.)

TONNELIER.

Ah! ah!.. Et tu seras le père nourricier?

ROBINET.

C'est un état que j'ai toujours ambitionné.

TONNELIER.

Bonjour, mon garçon!

CAROLINE à la petite fille qui sort en courant par le fond à droite.
Léonie, veux-tu rester tranquille?...

(Elle sort derrière l'enfant avec Robinet.)

* Robinet, Tonnelier, Caroline, Léonie.

SCÈNE V

VALBRUN, TONNELIER.

VALBRUN, qui entre par la gauche, se rencontrant avec Tonnelier.

Le major Tonnelier !...

TONNELIER.

Le confrère Valbrun !... (Ils se donnent la main.)

VALBRUN.

Est-ce que vous demeurez dans ce quartier ?

TONNELIER.

Rue de Fleurus !...

VALBRUN.

En ce cas, je viens de chasser sur vos terres... je quitte un malade, rue de l'Ouest... et je vais à la Clinique, où, m'a-t-on dit, une opération importante doit se faire ce matin...

TONNELIER.

A la bonne heure !... Vous êtes dans les bons principes... entre nous, n'est-ce pas, nous pouvons bien nous le dire... la médecine, c'est la bouteille à l'encre... il n'y a que la chirurgie qui soit dans le vrai...

VALBRUN.

Permettez !... je crois à la science et je serais désolé de vivre comme vous dans le doute... Tenez, tout-à-l'heure, je viens de trouver sur pied une bonne mère de famille qui, hier encore, était au plus bas !... les enfants m'ont sauté au cou... Le mari s'essuyait les yeux d'une main et me tendait l'autre... J'ai été heureux de leur bonheur, joyeux de leur joie... J'ai été fier de ma profession qui, elle aussi, a d'heureuses chances et de beaux jours...

SCÈNE VI

LES MÊMES, MATON, entrant par le fond à droite.

MATON, * qui a entendu ces derniers mots et vient entre eux.

D'heureuses chances ?... Je voudrais bien en trouver une pour moi...

* Valbrun, Maton, Tonnelier.

TONNELIER.

Ah ! le docteur Maton... un voisin...

VALBRUN, à Maton.

Vous avez donc toujours vos vertiges ?

MATON.

Plus que jamais... J'ose à peine traverser les rues... parfois même, il me semble que les maisons penchent et oscillent... Ce qu'il y a de particulier, c'est que j'ai un client qui est atteint exactement de la même affection que moi...

TONNELIER.

Et comment le soignez-vous, celui-là ?

MATON.

J'étudie mon mal sur le sien...

VALBRUN, souriant.

Très-bien !

MATON.

Seulement, j'y trouve un inconvénient... Quand il éprouve un nouveau symptôme et qu'il me le raconte, j'en suis atteint immédiatement, comme d'un coup de foudre... Je viens de consulter, à l'École de médecine, un de nos princes de la science qui s'est beaucoup occupé de ces hallucinations... et il flotte...

TONNELIER.

C'est prudent...

MATON.

Voyons, que feriez-vous, vous, major ?..

TONNELIER.

Moi ?.. rien du tout !.. quand je suis malade, je ne bois que de l'eau claire...

MATON.

Et vous, docteur Valbrun ?

VALBRUN.

A votre place, j'emploierais l'hydrothérapie... cela m'a quelquefois réussi...

MATON.

Oui, des douches froides... je peux essayer...

TONNELIER, riant.

Sur l'autre...

MATON.

Tiens, parbleu ! (Ils remontent tous les trois.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, MUSCULUS, GULISTAN, ils entrent par la gauche.

MUSCULUS, * portant de grands cheveux, habillé d'un façon charlatanesque, mais sévère.

Gulistan !..

GULISTAN, revêtu d'une livrée riche et éclatante.

Monsieur le docteur..

MUSCULUS, très-haut.

Vous me rejoindrez à la grande grille du Luxembourg... — Je me rends chez la duchesse!.. (Bas.) Sur ton chemin, tu distribueras mes prospectus..

GULISTAN.

Oui, monsieur le docteur..

MUSCULUS, bas en voyant Valbrun, Tonnelier et Maton.

Ces gens-là doivent être des médecins.. Redresse-toi ! Fais valoir ta livrée !..

TONNELIER **, regardant Musculus, bas à Valbrun.

Quel est cet Olibrius ?

VALBRUN, bas.

Vous ne le connaissez pas ?.. C'est le docteur Musculus..

TONNELIER, bas.

Un charlatan !

VALBRUN, bas.

Un empirique.

MATON, bas et avec curiosité.

Vraiment ?..

MUSCULUS, qui a traversé de gauche à droite, à Gulistan.

A la grande grille ! (Il sort majestueusement par le premier plan à droite. — Gulistan tire d'un sac armorié qu'il porte suspendu au côté, des prospectus qu'il prépare, et il disparaît par le fond à droite, en les offrant aux passants. — Les trois médecins redescendent la scène.)

* Gulistan, Musculus, Valbrun, Tonnelier, Maton.

** Gulistan, Musculus, Tonnelier, Valbrun, Maton.

VALBRUN.*

Voici un homme, messieurs, qui, à lui seul, fait de plus brillantes affaires que nous tous...

TONNELIER.

Parbleu !... s'il opère sur les imbéciles... Tout le monde y court !...

VALBRUN.

C'est l'inconnu, le merveilleux...

MATON.

Dame ! messieurs, quand on a essayé de tout...

TONNELIER.

Les homéopathes trouvent bien des clients...

VALBRUN.

Eh !... ils font des cures...

MATON.

Vous croyez ?...

TONNELIER **, allant à Maton.

Laissez donc !... ils en font... comme moi... Eh bien !... qu'est-ce que je dis là ?... Heureusement que nous sommes entre nous...

VALBRUN.

Voici l'heure de la Clinique... je vous quitte, messieurs.

TONNELIER, l'arrêtant

Je vais de votre côté... Je pousse une pointe chez Charrière... (Tirant une trousse de sa poche.) Ma trousse a fait les campagnes de Crimée et d'Italie, et la pauvre diablesse a besoin de réparations... la chirurgie, messieurs, la chirurgie, il n'y a que ça... (Il s'éloigne avec Valbrun par le foud à droite.)

SCÈNE VIII

MATON, puis RANDOUILLET, puis GULISTAN.

MATON, seul.

La chirurgie ne guérit pas les vertiges... (Réfléchissant et allant s'asseoir sur le banc à droite.) Le docteur Musculus...

* Tonnelier, Valbrun, Maton.

** Valbrun, Tonnelier, Maton.

RANDOUILLET *, entrant par le fond à gauche, avec hésitation.

Je n'y vois plus... je faiblis... je n'aurai jamais la force d'arriver jusque chez lui... (Il s'assied sur le banc à gauche.)

MATON, à lui-même.

Ces charlatans... ces étrangers... (Se levant et se dirigeant lentement vers la gauche.) Quelquefois ils ont des secrets qui guérissent... et parfaitement...

RANDOUILLET, apercevant Maton et se levant.

Ah! docteur... quelle chance!... c'est vous... c'est bien vous?...

MATON.

Monsieur Randouillet... (A part) Mon malade aux vertiges !... (Haut.) Et comment allez-vous?...

RANDOUILLET.

Mal... très-mal... j'ai voulu me rendre à votre domicile... à l'heure de vos consultations... J'ai été assez imprudent pour sortir seul... et je n'ose plus avancer une jambe devant l'autre...

MATON, à part et inquiet.

Allons... bien !... un nouveau symptôme... il va m'arriver tout à l'heure !

RANDOUILLET.

Ma position s'est aggravée, docteur... Maintenant..

MATON.

Ne me dites rien... en plein air... dans mon cabinet, à la bonne heure!...

RANDOUILLET, continuant.

Tenez, ce ne sont plus les maisons qui penchent... ce sont les arbres qui dansent...

MATON.

Les arbres?... (Il regarde autour de lui avec inquiétude, en passant à gauche.)

RANDOUILLET **.

Et le sable... le sable... qui tourne...

MATON, même jeu que ci-dessus.

Le sable... les arbres... en effet... il a raison... ils dansent... ils tournent...

* Randouillet, Maton.

** Maton, Randouillet.

RANDOUILLET.

Il me semble même que je vous vois chanceler...

MATON, s'emparant vivement du bras de Randouillet,
Donnez-moi le bras...

RANDOUILLET, chancelant ainsi que Maton.
Vous allez me faire tomber...

MATON.

Ne bougez pas... je vais vous reconduire... chez moi...

RANDOUILLET, s'appuyant sur Maton, qui agit de même.
Calez-moi, docteur... caliez-moi...

MATON.

Oui, caliez-moi !... C'est-à-dire... calons-nous...

RANDOUILLET.

Ah !... docteur...

MATON.

Taisez-vous !... Ecoutez bien mon ordonnance... il faut essayer de l'hydrothérapie immédiatement... des douches glacées sur l'occiput...

RANDOUILLET.

Et ensuite ?...

MATON.

Ensuite... je verrai l'effet que ça vous produira...

GULISTAN*, qui vient de rentrer par le fond à droite et qui distribue au fond des prospectus aux passants, s'approchant de Maton et de Randouillet.

Messieurs, le nom, la demeure du célèbre docteur Musculus...

RANDOUILLET, prenant un prospectus.

Musculus... un médecin étranger ?...

MATON.

Laissez !... c'est un charlatan !...

(Gulistan s'éloigne par la gauche.)

RANDOUILLET**, lisant le prospectus.

« Le docteur Musculus, originaire de l'Inde, médecin patenté du sultan de Caboul, possède des secrets précieux pour toutes les maladies réputées incurables... »

* Maton, Randouillet, Gulistan.

** Maton, Randouillet.

MATON.

Allons donc !...

RANDOUILLET, continuant.

« Consultations humanitaires... On ne paie que les remèdes... »
Dites donc, s'il guérit tout...

MATON.

Il ne guérit rien...

RANDOUILLET, qui va mettre le papier dans sa poche.

Vous croyez ?...

MATON, enlevant le papier et le mettant dans la sienne.

C'est probable...

RANDOUILLET, reprenant le bras de Maton.

Ah ! docteur... ça tourne... ça tourne...

MATON, entraînant Randouillet et disparaissant avec lui par le fond
à droite.

Fermez les yeux... ne me parlez plus...

SCÈNE IX

DUTAFFETAS, puis TONNELIER.

DUTAFFETAS, arrivant par la gauche et tenant un prospectus de
Musculus que Gulistan vient de lui remettre.

Le docteur Musculus... Ah ! par exemple !... il s'adresse bien
celui-là... Médecin du sultan de Caboul... c'est un charlatan...
comme tous ses confrères...

TONNELIER *, qui entre par la droite et a entendu ces derniers mots,
s'arrêtant en face de Dutaffetas.

Je parie que monsieur se porte bien ?...

DUTAFFETAS.

Pourquoi ?

TONNELIER.

Vous dites du mal des médecins...

DUTAFFETAS.

Monsieur, j'ai cinquante-cinq ans depuis l'Épiphanie, et je
n'ai jamais été malade... Dites-m'en la raison ?...

* Dutaffetas, Tonnelier.

TONNELIER, l'examinant.

Parce que chez vous la lame n'a pas usé le fourreau...

DUTAFFETAS.

C'est que jamais, monsieur, un médecin n'est entré à la maison... mon père était comme moi... il avait horreur de la médecine. .

TONNELIER.

Il vit encore?...

DUTAFFETAS.

Non, monsieur... il est mort!...

TONNELIER.

Je m'attendais à la conclusion...

DUTAFFETAS.

Monsieur est chirurgien?...

TONNELIER.

Militaire... pour vous opérer, quand ça vous fera plaisir...

DUTAFFETAS.

Je n'ai que faire de votre bistouri...

TONNELIER.

Ne criez pas si fort!... Tant qu'on se porte bien, on se moque des médecins, mais une fois malade, on les regarde comme des dieux.

DUTAFFETAS.

Pas moi!...

TONNELIER *.

Je vous attends à votre première maladie... (Passant à gauche.) Venez me voir et nous trancherons cela dans le vif... je traite militairement... je dis, s'il y a lieu : vous n'en reviendrez pas, faites votre testament. — Voilà ma manière... et je la crois bonne. (Sortant par la gauche.) Tonnelier, rue de Fleurus.

DUTAFFETAS, seul.

Merci!... Vous attendrez longtemps.. En voilà un qui ne m'irait pas!... J'aime encore mieux Valbrun... mon locataire... quoique je ne m'y fie pas plus qu'aux autres, malgré son air sérieux... A propos de mes locataires, ils vont croire que je les néglige... il est midi trois quarts. — C'est le départ de cette petite folle qui m'a retardé... Enfin! la voilà partie... J'espère

* Tonnelier, Dutaffetas.

bien que sa tante Bric-Bric la mettra à la raison et que je n'entendrai plus parler de ce maudit pharmacien... Ah ! ne pas oublier de m'acheter une casquette...

(Il s'éloigne par le premier plan à droite.)

SCÈNE X

LA PETITE LÉONIE, CAROLINE, ROBINET. (Ils entrent par le fond à droite. — A peine entrée, la petite fille profite de ce que sa bonne ne la regarde pas et disparaît par la gauche.)

ROBINET.

Vous me jurez donc avec sincérité de ne pas aller flâner du côté des espahis?...

CAROLINE.

Mais vous me sciez avec vos espahis...

ROBINET.

C'est que, si vous étiez rebelle, je serais volage aussi de mon côté... Je vous planterais-là, pour ainsi dire... et que je ne me chargerais plus de vous établir nourrice.

CAROLINE.

Oh ! que les jaloux sont embêtants !...

ROBINET.

Caroline... Quand est-ce que c'est votre jour de sortie ?

CAROLINE.

Vendredi... Vous me mènerez-t-y voir les lions de l'Hippodrome ?

ROBINET.

Oui, les lions, j'en suis pas jaloux... (On entend un cri d'enfant et une rumeur dans la coulisse de gauche.)

CAROLINE.

Ah !...

ROBINET.

C'est un enfant qu'il a crié... Il s'est peut-être fait du mal...

CAROLINE, inquiète.

Je parie que c'est Léonie ? (Appelant.) Léonie !.. Léonie !..

SCÈNE XI

LES MÊMES, GRINCOUR, LA PETITE LÉONIE, BONNES.
PROMENEURS.

(Petit tumulte ; — Grincour entre par la gauche, apportant Léonie dans ses bras ; — il est suivi de bonnes, de femmes, de promeneurs. — Musique à l'orchestre jusqu'à la fin de l'acte.)

GRINCOUR*.

Ce n'est rien... ce n'est rien... Une épaule démise, voilà tout !...

TOUS, s'écriant.

Ah ! une épaule !.. pauvre enfant !..

CAROLINE, écartant la foule.

Qui ?.. Ah ! mon Dieu !.. Léonie !.. Je parie qu'ils vont dire que c'est ma faute... les maîtres sont si étonnants... petite bête, va !... (Pendant ce temps, Grincour a porté Léonie vers le banc de droite sur laquelle il la fait asseoir. — Caroline s'agenouille près d'elle devant le banc.)

ROBINET.

S'il n'y a que l'épaule... c'est un petit malheur...

GRINCOUR.

Rassurez-vous ! je suis médecin !..

TOUS.

Ah ! c'est un médecin...

GRINCOUR, à l'enfant qu'il soigne.

Voyons, ma petite, ne pleure pas... Tiens, la voilà remise... (Avec importance à la foule.) Elle est remise !.

CAROLINE, se relevant.

Qui ? l'épaule !..

GRINCOUR.

Oui... l'épaule...

TOUS, avec joie.

Ah !..

* Grincour, Léonie, Caroline, Robinet.

GRINCOUR.

Quel bonheur que je me sois trouvé là !... Sans moi, elle en avait pour six mois à porter le bras en écharpe !...

CAROLINE, s'asseyant sur le banc, à côté de l'enfant.

Et on m'aurait flanquée à la porte... Tu ne diras rien, n'est-ce pas, Léonie ?

LÉONIE.

Sil...

CAROLINE.

Si tu dis quelque chose, je te tape.

ROBINET.

C'est très-vilain de rapporter...

GRINCOUR, à Léonie.

Remue le bras, ma petite... et les doigts... Très-bien !...

LÉONIE, se levant et allant prendre son cerceau que tient une petite fille.

Mon cerceau !... (Elle va jouer au fond. — Caroline se lève et passe à gauche.)

GRINCOUR*.

Vous voyez !... elle n'y pense plus !... J'ai un procédé infailible...

ROBINET.

Ah ! bourgeois !...

UNE FEMME.

Quel médecin !...

CAROLINE.

Et si jeune !...

TOUS.

Votre nom ?... Votre adresse ?...

GRINCOUR.

Non, mes amis, non !... je n'ai fait que mon devoir... j'ai rendu un service... cela me suffit...

ROBINET.

Vous ne pouvez pas vous distraire de la reconnaissance unanime... Votre adresse, docteur, votre adresse ?...

* Léonie, Caroline, Grincour, Robinet.

TOUS.

Où... votre adresse!...

GRINCOUR, tirant des cartes de sa poche.

Vous le voulez?... Tenez! voici ma carte... Le docteur Grincour... rue Monsieur-le-Prince, n° 14, au cinquième au-dessus de l'entresol... Je fais des observations astronomiques!...— (Il laisse tomber un paquet de cartes qui s'éparpille et que tout le monde ramasse.— Robinet va à Caroline.— Grincour gagne la droite.)

CAROLINE*, ramassant une carte, à part.

J'irai le remercier, ce petit médecin... (Rascal entre par le premier plan, à droite, et se rencontre avec Grincour.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, RASCOL.

RASCOL**.

Grincour!... Qu'est-ce que tu fais là!...

GRINCOUR.

Chut!... un miracle... Je viens de remettre une épaule...

RASCOL.

Qui était démise!...

GRINCOUR, bas, souriant.

On ne sait pas.

RASCOL.

Bravo!... Tu arriveras!...

* Léonie, Caroline, Robinet, Grincour.

** Léonie, Caroline, Robinet, Grincour, Rascal.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Chez Valbrun. — Un salon d'attente, porte au fond, de chaque côté de cette porte une jardinière. — Portes latérales au troisième plan. — Au milieu un guéridon sur lequel il y a des journaux. — A droite premier plan, une cheminée richement garoie ; près de cette cheminée une causeuse. — A gauche, deuxième plan, un petit secrétaire ; de chaque côté de la glace de la cheminée un cordon de sonnette. — Fauteuils, chaises, etc. — Ameublement très-confortable.

SCÈNE PREMIÈRE

FÉLICITÉ, puis RASCOL.

FÉLICITÉ, en train de placer des journaux sur le guéridon.

Là... sur le guéridon... les journaux... l'salon de M'sieu est finie... (Se prenant la joue.) Aïe!... Ça m'élançait-il!... coquine de dent!... bien sûr... j'vas avoir une fluxion! moi qui suis entrée exprès chez un médecin, pour être jamais malade... il ne peut seulement pas m'empêcher d'avoir mal aux dents... c'était ben la peine!... j'sais ben, que je n'ai pas osé lui en causer de peur qu'il ne me l'arrache.

RASCOL *, entrant du fond.

La bonne!

FÉLICITÉ, se retournant.

M'sieu?

* Félicité, Rascol.

RASCOL.

Votre maître, monsieur Valbrun est sorti... à ce que m'a dit le domestique...

FÉLICITÉ.

Oh ! oui, M'sieu... bien vrai.

RASCOL.

Vous ne savez pas quand il rentrera ?

FÉLICITÉ.

Il devrait être déjà rentré... Bon (portant la main à sa joue), v'là qu'ça m'grippe encore dans la mâchoire !

RASCOL, à lui-même.

Je ne peux pourtant pas trimbaler indéfiniment ce flacon dans ma poche... Je ne l'ai déjà que trop secoué... (Posant sur la cheminée un flacon qu'il tire de sa poche.) Tenez... vous lui direz que j'ai apporté ce flacon pour qu'il y jette un coup d'œil... qu'il me donne son opinion... et puis encore... mais je lui dirai tout cela beaucoup mieux moi-même dans la journée... je reviendrai... seulement n'oubliez pas mon nom, n'est-ce pas ? Rascol... (Il remonte.)

FÉLICITÉ, très distraite, et presque à elle-même.

Oui... oui... Pasdecol!...

RASCOL, du fond.

Ei, prenez garde, qu'il ne soit cassé surtout...

FÉLICITÉ.

Y a pas de danger. (Rascol sort par le fond.)

SCÈNE II

FÉLICITÉ, puis MADAME VALBRUN.

FÉLICITÉ, se frottant la joue.

Si je mettais un morceau de sucre dessus. (Elle prend un morceau de sucre dans la poche de son tablier et le met dans sa bouche.) V'là le troisième que j'mets... ça fond... et ça ne me fait rien... ça m'agace-t-il... si c'était une dent de sagesse... pourtant... ça m'étonnerait bien !... Aïe!..

MADAME VALBRUN, ^a entrant par la gauche.

Qu'avez-vous donc, Félicité?

FÉLICITÉ.

Ah! madame!.. j'ai un mal dans les gencives...

MADAME VALBRUN, s'approchant d'elle.

Voyons, montrez-moi cela.

FÉLICITÉ, ouvrant la bouche.

Dans le fond... à gauche...

MADAME VALBRUN, qui examine la bouche de Félicité.

Oui... oui... ulcération... carie... et même une certaine inflammation... il y a pléthore locale...

FÉLICITÉ, très-effrayée.

Ah! mon Dieu!

MADAME VALBRUN.

Calmez-vous... c'est moins que rien., ce soir... après votre ouvrage, vous prendrez un bain de pieds à la moutarde, et demain, si vous n'éprouvez pas un certain soulagement... Eh bien...

FÉLICITÉ, effrayée.

Faudra me l'arracher?..

MADAME VALBRUN, souriant.

Non, ma fille, non... c'est l'ancienne pratique... nous emploierons des moyens plus simples, et aussi efficaces.

SCÈNE III

LES MÊMES, PILBOUT, entrant par le fond, et tenant un pot de fleurs.

PILBOUT *.

Le domestique qui est dans l'antichambre m'a dit d'apporter par ici... pardon... excuse... (Voyant madame Valbrun.) Ah! madame Valbrun!

MADAME VALBRUN, regardant le pot de fleurs, que Pilbout a posé sur le guéridon.

Oh! le superbe Azaléa!...

* Madame Valbrun, Félicité.

** Pilbout, madame Valbrun, Félicité.

PILBOUT.

Dame, c'est le plus beau de not' serre !

MADAME VALBRUN.

Mais je n'ai pas commandé de fleurs...

FÉLICITÉ, à madame Valbrun.

C'est peut-être vot' fête... un cadeau de M'sieu.

PILBOUT.

Vlà la chose... c'est une idée de ma bourgeoise, et puis après de moi... (Félicité sort par le fond.)* Ce matin, en passant la revue de nos plantes... car nous sommes jardiniers fleuristes... not' femme me pousse le coude, en me disant : Tiens, en voilà une qui a joliment profité!... Qu'oui, que j'y répons... si elle pouvait faire plaisir à M. et madame Valbrun.

MADAME VALBRUN.

Ah!.. je me rappelle... c'est vous qui êtes venu trouver mon mari pour votre enfant malade... très-malade même... une fièvre muqueuse... (Elle s'assied près du guéridon.)

PILBOUT.

A peu près perdu... quoi... ma bonne dame... tous les voisins disaient qu'il ne passerait pas la journée... Ma femme et moi nous pleurions bien toutes les larmes de not' corps... J'osais pas venir chez un si grand médecin quo M. Valbrun... mais enfin, j'ai pris mon courage à deux mains... il allait manger la soupe... je le vois encore... à ma figure toute renversée... il a jeté sa serviette... il m'a suivi... et mon petit bonhomme a été sauvé!... et voilà pourquoi je vous apporte not' plus belle fleur...

MADAME VALBRUN, se levant.

Mais, mon ami, votre commerce vous fait vivre, et je ne puis accepter...

SCÈNE IV

LES MÈMES, VALBRUN, LABREUVOIR.

VALBRUN **, sur le seuil de la porte du fond, suivi de Labreuvoyr.

Et moi, j'accepte, Pilbout.

* Pilbout, madame Valbrun.

** Pilbout, madame Valbrun, Valbrun, Labreuvoyr.

MADAME VALBRUN.

Mon mari !

PILBOUT.

Le docteur !

VALBRUN.

Entrez donc, monsieur Labreuvoy, entrez donc... Je suis à vous... rien de fâcheux ne vous arrive ? Vous allez bien ?

LABREUVOIR.

Admirablement, cher Esculape... Je suis sur pieds... et pour longtemps, j'espère... c'est affaire à vous... aussi, je viens pour causer un peu de notre petit compte...

VALBRUN.

Asseyez-vous... Vous permettez, n'est-ce pas?... Voici un brave homme qui est venu avant vous... qui n'avez rien à faire, qui vivez de vos rentes... Ses moments à lui sont précieux... le temps, c'est le capital du travailleur.

LABREUVOIR, s'asseyant sur la causeuse et à part.

Diantre !... mais il a des doctrines subversives ! (M^{me} Valbrun prend un journal sur le guéridon et va le donner à Labreuvoy.)

VALBRUN*, allant à Pilbout.

Eh bien, Pilbout... notre petit Auguste ?...

PILBOUT.

Oh ! m'sieu, il revient à vue d'œil...

VALBRUN.

Et vous m'apportiez des fleurs...

PILBOUT.

Bien des pardons...

VALBRUN.

Que ma femme ne voulait pas accepter...

MADAME VALBRUN.

Ne m'as-tu pas souvent défendu...

PILBOUT.

C'est pas d'not' part... c'est de celle du p'tit malade. (Félicien rentre par le fond et, sur l'ordre muet de madame Valbrun, porte le pot de fleurs sur la jardinière du fond, à droite.)

VALBRUN.

Et j'irai ces jours-ci remercier moi-même ce cher enfant.

* Pilbout, Valbrun, madame Valbrun, Labreuvoy.

PILBOUT *.

Ah ! monsieur le docteur... si vous saviez quel plaisir vous me faites... (A madame Valbrun et à Félicité, qui examinent la plante.)
Il ne faut l'arroser que deux fois par semaine tout au plus !

VALBRUN, à sa femme,

Rappelle-toi bien cela.

LABREUVOIR, à part.

On refuse toujours et on accepte tout de même.

PILBOUT, à Valbrun.

Mais c'est pas fini ; j'suis venu aussi, pour autre chose encore...

VALBRUN.

Quoi ?

PILBOUT, hésitant.

Dame !... pour... combien que je vous dois, pour vos visites...

VALBRUN.

Rien !

PILBOUT.

Comment ?

VALBRUN.

Rien, vous dis-je... Vous avez un métier difficile... vous commencez... je sais tout cela... A mes débuts, j'ai rencontré souvent de braves gens, qui m'ont rendu le chemin moins rude... j'en ai gardé le souvenir... et, quand j'en trouve l'occasion, j'agis de même... Vous me la fournissez, je la saisis... c'est une manière de m'acquitter... Vous me paierez quand vous serez riche.

PILBOUT.

Vous veniez des deux fois par jour...

VALBRUN.

Je vais chez les malades tant qu'il le faut... sans m'occuper de ce qu'ils ont dans leur bourse...

PILBOUT.

Mais, m'sieur Valbrun...

VALBRUN, vivement.

Mais, monsieur Pilbout, si vous me tourmentez encore... je n'irai plus chez vous, moi...

* Pilbout, Valbrun, madame Valbrun, Félicité, Labreuvor.

PILBOUT.

Pourtant...

VALBRUN.

Cette fleur... c'est le témoignage de votre reconnaissance... Cela me suffit... cela me change... En voilà assez... ne parlons plus de ça...

PILBOUT.

Ah ! m'sieur Valbrun... (Allant à madame Valbrun.) Madame... et vous aussi, la bonne... mon cœur... ma serre... ma vie... mes plates-bandes... tout ce que j'ai, quoi... tout est à vous !...

(Il sort par le fond, ainsi que Félicité, qui le reconduit.)

SCÈNE V

VALBRUN, MADAME VALBRUN, LABREUVOIR.

LABREUVOIR, à part, se levant.

Je me trompais... il a d'excellents principes... du talent... beaucoup de talent... et du désintéressement... J'ai bien fait de m'adresser à lui... (Il pose le journal sur la cheminée.)

VALBRUN*, à madame Valbrun,

Aie bien soin de cette charmante petite fleur.

MADAME VALBRUN.

Sois tranquille...

VALBRUN, allant à Labreuvor.

Maintenant, monsieur Labreuvor, je suis tout à vous...

LABREUVOIR.

Je venais, je vous l'ai déjà dit, pour régler notre petit compte.

VALBRUN.

J'espère bien que vous n'êtes pas venu exprès ? (Madame Valbrun va s'asseoir sur le canapé où elle s'occupe à un ouvrage de broderie.)

LABREUVOIR**.

Non... oh ! certainement, non... c'est-à-dire... si... parce que...

* Madame Valbrun, Valbrun, Labreuvor.

** Valbrun, Labreuvor, madame Valbrun.

les mémoires... quand ça vieillit... quelquefois... ça enfle... et on ne sait pas comment... J'ai souvent remarqué ça...

VALBRUN, souriant.

Vraiment ?...

LABREUVOIR.

Et puis, moi... j'ai une manie... c'est de payer.

VALBRUN.

Eh bien, vous allez pouvoir la satisfaire.

MADAME VALBRUN, qui travaille toujours.

Je te gêne ?

VALBRUN.

Du tout.

LABREUVOIR.

Vous avez préparé ma petite note ?

VALBRUN.

Non... mais c'est l'affaire d'un instant. (Il va s'asseoir au petit bureau de gauche et consulte son carnet.)

LABREUVOIR, à part.

Je crois que j'en serai quitte pour une bagatelle !

VALBRUN, écrivant.

Onze visites... à Pontoise... cent francs...

LABREUVOIR, à part.

Cent francs... c'est pour rien... ma parole d'honneur, mais du diable, si je lui dis...

VALBRUN, se levant, un petit papier à la main.

Cela fait onze cents francs... tout rond.

LABREUVOIR, stupéfait.

Hein ?... comment... onze cents... ce n'est pas possible... cela ferait donc cent francs par visite ?..

VALBRUN.

Précisément... je vous ferai remarquer, monsieur Labreuvoy, qu'à Pontoise ce ne sont plus des visites que l'on fait... ce sont des voyages !..

LABREUVOIR.

C'est épouvantablement cher...

VALBRUN.

C'est comme cela.

LABREUVOIR, à part.

A ce taux-là, j'aurais eu tous les médecins de Pontoise.

VALBRUN.

Vous m'avez dépêché par le télégraphe...

LABREUVOIR.

J'avais confiance en vous.

VALBRUN.

Si, avant de me déranger... je vous avais fait un prix... auriez-vous consenti ?..

LABREUVOIR.

Parbleu, quand on est malade...

VALBRUN.

Et lorsque l'on est guéri... on marchandé!

LABREUVOIR.

Voyons, rabattez-moi quelque chose... je vous donnerai...

VALBRUN.

Tout, ou rien.

LABREUVOIR.

Mais, il n'y a qu'un instant vous avez refusé...

VALBRUN.

L'argent d'un homme qui est pauvre, mon cher monsieur, et vous, vous êtes riche...

LABREUVOIR.

Alors, je paie pour lui?..

VALBRUN.

Cela fait la balance!

LABREUVOIR irrité.

Et elle penche de mon côté .. Enfin, monsieur, c'est votre prix, c'est votre droit. (Il lire son portefeuille.)

VALBRUN.

Si je vous avais laissé mourir, vos héritiers ne trouveraient pas que c'est trop!

LABREUVOIR.

C'est bien, monsieur, voici onze cents francs.

VALBRUN, prenant les billets de banque que lui donne Labreuvoy et lui remettant le petit papier.

Grand merci! (Il va serrer les billets de banque dans le secrétaire.)

LABREUVOIR, remontant et saluant.

Madame, monsieur... je vous salue... (à part). Au fait... il m'a sauvé! (Il sort par le fond.)

SCÈNE VI

VALBRUN, MADAME VALBRUN, puis FÉLICITÉ.

VALBRUN.

Voilà un homme pour lequel jamais je ne me dérangerai... ou je l'écorche tout vif!

MADAME VALBRUN, se levant.

Oh! tu peux être tranquille, à l'avenir il ne t'enverra plus chercher...

VALBRUN.

Au contraire... il reviendra d'autant plus qu'il m'a payé cher!... Quand je faisais des visites à quarante sous, je courais après les clients,... j'ai osé les mettre à dix francs,... ils courent après moi!... (Se souvenant.) Ah!... (Il va tirer un cordon de sonnette à la cheminée, puis revient près de sa femme *.) Ma bonne amie, je pars dans une heure, pour un voyage de deux jours, trois au plus...

MADAME VALBRUN.

Qui donc te demande?

VALBRUN.

Un client... très-malade... à la campagne... Si l'on vient pendant mon absence, pour un cas pressant, tu enverras chez M. Derbétery.

MADAME VALBRUN.

Tu ne m'avais pas dit...

VALBRUN, la conduisant vers la porte.

Est-ce la première fois que tu me vois partir ainsi à l'improviste?...

MADAME VALBRUN.

Non... sans doute, mais...

VALBRUN.

Va, mon Adèle, dépêche-toi...

* Madame Valbrun, Valbrun.

FÉLICITÉ *, entrant par le fond.

Monsieur a sonné?

VALBRUN.

Félicité, envoyez François demander une voiture pour trois heures précises...

FÉLICITÉ.

Oui, m'sieur... (Elle sort par le fond.)

MADAME VALBRUN **, prête à sortir.

As-tu des livres à emporter ?

VALBRUN, préoccupé.

Non... oui... peut-être... je vais voir cela .. (Madame Valbrun sort par la droite.)

SCÈNE VII

VALBRUN, seul. Il tire de sa poche un journal de médecine qu'il regarde.

Cette contagion est bien étrange... et pas moyen de l'arrêter, de la combattre, de sauver un seul malade... Enfants, vieillards, tous sont atteints, tous succombent, une ville décimée... (Jetant le journal sur le guéridon et se promenant à grands pas) Oh! il y a un remède pourtant... je le trouverai... mais il faut être sur les lieux, il faut voir... Grâce aux chemins de fer, on voyage vite... Il me semble qu'il y a une trentaine d'années, une épidémie de même nature, dans le Valais, je crois.. J'ai lu cela, il y a quelques mois, en feuilletant les *Annales médicales*... voyons donc... (Il se dirige vers la porte de gauche.)

FÉLICITÉ ***, entrant par le fond.

Monsieur... c'est le propriétaire...

VALBRUN ****, montrant sa femme qui reparait à la porte de droite.

Bien, madame va le recevoir... (Il sort par la gauche.)

FÉLICITÉ, introduisant Dutaffetas par le fond.

Entrez, Monsieur.

* Félicité, Valbrun, madame Valbrun.

** Valbrun, madame Valbrun.

*** Valbrun, Félicité.

**** Valbrun, Félicité, madame Valbrun.

SCÈNE VIII

DUTAFFETAS, MADAME VALBRUN, FÉLICITÉ, au fond.

MADAME VALBRUN.

Ah ! bonjour, monsieur Dutaffetas... entrez donc...

DUTAFFETAS, s'avançant et saluant.

Madame...

MADAME VALBRUN.

Vous me rappelez que c'est le quinze... Veuillez vous asseoir.

DUTAFFETAS.

Grand merci... je ne suis pas fatigué...

MADAME VALBRUN.

Je vais chercher votre argent... Félicité, venez m'aider à faire la malle de monsieur...

FÉLICITÉ, la suivant.

Oui, madame. (Toutes deux sortent par la droite.)

SCÈNE IX

DUTAFFETAS, seul, regardant autour de lui.

Mais c'est qu'il est très-bien logé, mon locataire.... il faudra que je songe à l'augmenter... il n'a pas de bail... un médecin, ça doit tenir à ne pas changer d'appartement... cela peut nuire à sa clientèle... pourtant, je serai raisonnable... un millier de francs... pas davantage!... On m'a dit qu'il avait augmenté le prix de ses visites... donc, il fait de bonnes affaires. Il me semble qu'il est bien juste que j'en profite... (S'approchant de la cheminée.) Tiens... il a changé sa pendule et ses candélabres... Ah ! le gaillard!... il fait sa pelote!... (S'asseyant sur la causeuse.) Voilà un métier commode... où il n'y a pas de mise de fonds, de matières premières à acheter... rien que des plumes et de l'encre... et un tas de balivernes à conter... Ah ! quand on m'y prendra... moi... à donner deux sous à des médecins... (Aper-

cevant le flacon déposé sur la cheminée par Rascal) Ah!... un flacon... d'une jolie forme, ma foi... (Il le prend et se lève) Des parfums... des odeurs, sans doute... je les adore... mais je n'en achète jamais! (Il débouche le flacon et le flaire.) Ah!... ça embaume... de l'eau de cologne double, probablement... Si j'en mettais sur mon mouchoir... (Au moment où il va verser le contenu du flacon sur son mouchoir, la porte du fond s'ouvre vivement, et il fait un soubresaut.) Oh! (En remettant vivement sur la cheminée, le flacon qu'il rebouche.) J'en ai répandu plein mes mains.

SCÈNE X

RASCOL, DUTAFFETAS.

RASCOL, entrant par le fond.

La porte était entr'ouverte, et le domestique absent... ma foi, tant pis.... (Voyant Dutaffetas.) Tiens...

DUTAFFETAS, se retournant.

Le pharmacien! Je vous rencontrerai donc partout?...

RASCOL.

Mon futur beau-père!

DUTAFFETAS.

Oh! que nenni... Rayez cela de vos tablettes! (Il passe à gauche.)

RASCOL*.

Cela y est inscrit en lettres d'or!

DUTAFFETAS, furieux.

Je vous défends de me parler! (Il prend sur le guéridon le journal que Valbrun y a jeté et s'enfonce dans un fauteuil, en tournant le dos à Rascal.)

RASCOL, à lui-même.

Quelle brute!... et ça a de l'argent!... Serai-je aussi stupide que cela, moi... quand j'en aurai?... Allons donc, c'est impos-

Dutaffetas, Rascal.

sible!... O mon eau d'Absalon!... dépêche-toi de m'enrichir, pour que je donne la preuve du contraire... (Regardant le flacon.) Tiens, on y a touché... il en manque... Le docteur aurait-il déjà examiné mon invention! Verrai-je dans quelques jours mon nom... (Prenant le journal que Labreuvrier a posé sur la cheminée.) figurer dans ce journal ou dans un autre... à la quatrième page... aux annonces... la Rascoline... ou plutôt non... eau d'Absalon... par le pharmacien Rascol... sous le patronage du docteur... (Examinant de plus près le journal.) Ce que c'est que l'imagination... je vois déjà mon nom... mais oui... c'est lui... c'est bien lui... (Lisant.) « *Le Moniteur de la Côte-d'Or*, journal de Dijon, » nous donne les nouvelles les plus alarmantes de la santé du » doyen de la pharmacie bourguignonne, monsieur Claude » Rascol, connu depuis près d'un demi-siècle, dans nos con- » trées vinicoles... » (Parlé.) Mon oncle! et on ne m'a pas prévenu... moi, son seul héritier... et il n'aurait personne, là... pour s'occuper de toutes les petites choses indispensables... qu'est-ce qu'on penserait de moi?... J'y serai ce soir... ce cher oncle!...

(Il sort vivement par le fond.)

SCÈNE XI

DUTAFFETAS, puis MADAME VALBRUN.

DUTAFFETAS, qui a parcouru le journal, se levant.

Ah! bah... Ah! vraiment... (Lisant.) « Une maladie terrible » désole la petite ville de Sainte-Suzanne, dans le département » de la Mayenne... L'épidémie a commencé par sévir sur les » animaux et s'est bientôt étendue aux hommes. Les premiè- » res atteintes se manifestent par des taches cutanées, offrant » toute l'apparence de la contagion charbonneuse. Deux méde- » cins de la ville ont déjà succombé, victimes de leur dévoue- » ment »... Saprédiennne!... mais tout ne serait donc pas rose dans le métier de médecin... Je n'aurais jamais supposé...

MADAME VALBRUN*, entrant par la droite.

Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre, mon-

* Dutaffetas, madame Valbrun.

sieur Dutaffetas... je manquais de monnaie pour faire votre appoint... (Mettant sur le guéridon un billet de banque et de l'argent.)
Voici sept cent cinquante-cinq francs, cinquante centimes.

DUTAFFETAS, qui a remis le journal sur le guéridon.

Grand merci, Madame... voici votre quittance. (Il la lui donne, s'assied près du guéridon et compte l'argent.)

SCÈNE XII

VALBRUN, DUTAFFETAS, MADAME VALBRUN, FÉLICITÉ.

VALBRUN, entrant par la gauche.

Bientôt trois heures... et cette voiture ?..

FÉLICITÉ, arrivant avec la valise par la droite.

Elle vient d'arriver, monsieur... et voici votre valise... (Elle la pose sur la causeuse.)

VALBRUN.

Ah ! bien !... (Il va prendre des papiers dans son secrétaire.)

DUTAFFETAS.

Vous allez en voyage, docteur ?..

VALBRUN.

Oui, monsieur Dutaffetas, une petite excursion...

MADAME VALBRUN, qui s'est approchée de Félicité.

Comme vous avez mal serré les courroies...

(Elle serre les courroies de la valise avec Félicité.)

DUTAFFETAS, à Valbrun.

Vous allez loin ?..

MADAME VALBRUN, occupée de la valise.

Oui, au fait, où vas-tu ? car tu ne m'as pas dit...

VALBRUN.

A quatre-vingts lieues de Paris, environ.

MADAME VALBRUN.

Si loin que cela !

VALBRUN.

Dans la Mayenne.

DUTAFFETAS, qui a serré son argent, se levant.

La Mayenne!...

VALBRUN, s'approchant.

Vous connaissez ce pays?

DUTAFFETAS.

Non... oui... je... c'est-à-dire que tout à l'heure, dans ce journal... (Il reprend le journal sur le guéridon.)

VALBRUN, vivement et à voix basse, lui arrachant le journal des mains.

Ah! imprudent que je suis!.. laissez-vous! (Il met le journal dans sa poche.)

DUTAFFETAS, bas.

Comment... c'est donc là... à Sainte-Suzanne?

VALBRUN, de même.

Oui, silence devant ma femme...

MADAME VALBRUN, lui montrant la valise.

Voilà, mon ami.

VALBRUN*, allant embrasser sa femme.

Chère femme, embrasse-moi et ne sois pas inquiète.

DUTAFFETAS, à part.

Merci!.. (Il remonte.)

MADAME VALBRUN.

Tu m'écriras, n'est-ce pas?

VALBRUN.

Je te le promets... (Allant serrer la main de Dutaffetas.) Monsieur Dutaffetas...

DUTAFFETAS, bas à Valbrun.

Et vous allez?

VALBRUN, bas.

Au feu... comme le soldat...

DUTAFFETAS, à part et enthousiasmé.

Je ne l'augmenterai pas... cette année...

* Dutaffetas, Valbrun, madame Valbrun, Félicité.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

Chez Dutaffetas. — Un cabinet, porte au fond, portes latérales au premier plan. — A droite, deuxième plan, un chiffonnier. — A gauche, deuxième plan, une console, et au troisième plan, une toilette, un guéridon à gauche sur le devant, avec papier, plumes et encre. — Fauteuils, chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

DUTAFFETAS, puis MARIANNE.

DUTAFFETAS, entrant soucieux par le fond, et tenant à la main un objet enveloppé dans du papier.

Je l'ai payée cinquante centimes de trop... j'aurais dû marchander davantage... je n'ai jamais su défendre mon argent! (Il pose son chapeau sur le chiffonnier à droite.)

MARIANNE *, entrant par la gauche.

Ah! c'est Monsieur... vous m'avez fait une peur!... je ne vous avais pas entendu rentrer. . je me disais... qui est-ce qui piétine donc comme ça dans le cabinet de Monsieur? Eh bien... et mam'zelle Nisida... elle est partie pour Chartres?

* Dutaffetas, Marianne.

DUTAFFETAS, développant son paquet; c'est une casquette en poils très-touffus.

Elle doit même être arrivée.

MARIANNE, surprise.

Ah! qu'est-ce que c'est que ça ?

DUTAFFETAS.

C'est une casquette...

MARIANNE.

Je prenais ça pour une bête.

DUTAFFETAS, admirant sa casquette.

Je la crois... originale !

MARIANNE.

De quel animal ça peut-il venir ?

DUTAFFETAS.

Le chapelier n'a pas pu me dire son nom... c'est un quadrupède étranger ! (Il met la casquette.)

MARIANNE.

Oh ! ça vous fait-il une drôle de tête !...

DUTAFFETAS.

Occupez-vous du dîner et non de ma tête...

MARIANNE.

Justement... j'en ai une de veau... Comment la voulez-vous ?

DUTAFFETAS.

A l'huile... (Voyant rire Marianne.) De quoi riez-vous ?

MARIANNE.

C'est de votre tête...

DUTAFFETAS.

Laquelle ?

MARIANNE.

Pas celle que j'ai à accommoder... la vôtre... Ah! M'sieu... quelle drôle de *frimousse* que vous avez donc comme ça!... (Elle sort par la gauche en riant.)

SCÈNE II

DUTAFFETAS, seul, indigné.

Frimousse!... où va-t-elle pêcher ses expressions?... (S'examinant dans la glace de la toilette.) C'est qu'elle me va très-bien, au contraire, cette casquette... et ça n'est pas commun... je n'ai jamais pu souffrir les coiffures vulgaires. (Il pose sa casquette sur la toilette.) Voyons, serrons un peu mes petits termes! (Il va ouvrir son chiffonnier et tire son portefeuille.) Mes locataires ne m'ont guère chargé aujourd'hui... ils ne m'ont presque donné que des billets de banque. (Il place dans le chiffonnier des billets de banque, de l'or et de l'argent.) Mais voilà une pièce de cinq francs qui a l'air d'être rognée... non, heureusement! (En refermant son chiffonnier, il examine par hasard sa main gauche.) Tiens, où, diable... me suis-je donc noirci la main?... On dirait de l'encre... (Tirant son mouchoir et s'essuyant.) Ça ne s'en va pas... voyons donc... avec de l'eau... (Il va à la toilette, prend une carafe, jette de l'eau sur son mouchoir et s'essuie de nouveau.) Pas davantage... il n'est pas possible qu'avec du savon... (Il prend un pain de savon, le mouille, se frotte la main, puis l'essuie.) Cette fois... (Regardant sa main, puis avec une agitation croissante.) Diantre! c'est encore plus noir qu'auparavant... qu'est-ce que ça peut être?... ça n'est pas naturel... pourquoi cette tache? c'est donc dans la peau... sans quoi ça partirait... j'ai beau frotter... c'est bien extraordinaire... Je n'ai jamais vu une chose pareille... Ça m'inquiète... (Criant.) Marianne!... Marianne!...

SCÈNE III

MARIANNE, DUTAFFETAS; puis LA BLANCHISSEUSE;
puis LA CONCIERGE.

MARIANNE, accourant par la gauche.

Monsieur?...

DUTAFFETAS, lui montrant sa main.

Regarde donc ce que j'ai là, ma fille.

MARIANNE.

Tiens... vous aurez touché à quelque chose de noir.

DUTAFFETAS.

C'est probable... mais c'est que ça ne s'en va pas.

MARIANNE.

Allons donc !... vous n'avez pas bien frotté. (Prenant un coin de son tablier et frottant la main de Dutaffetas.) Vous allez voir...

DUTAFFETAS.

Ça y est encore ?

MARIANNE.

Mais oui... c'est tout de même drôle.

DUTAFFETAS.

C'est plus que drôle... c'est incroyable... (Poussant un cri.) Ah!...

MARIANNE.

Quoi ?

DUTAFFETAS *, poussant un second cri et passant à gauche.

Ah ! ce journal de médecin !... le docteur Valbrun... A Sainte-Suzanne... Les taches cutanées... la contagion charbonneuse... si c'était... et il y a deux médecins qui en sont morts !... si c'était ça !... mais oui, ça ne peut être que ça !... (Criant, en se promenant avec agitation.) Marianne !... un médecin !... deux médecins !... trois médecins !... tous les médecins que tu pourras trouver !... je suis perdu !... ton maître est perdu !... (Il tombe assis près du guéridon.)

MARIANNE.

Faut pas vous ébouriffer comme ça, Monsieur... c'est peut-être facile à guérir... quoique les médecins... à ce que vous dites vous-même... vous n'y croyez guère...

DUTAFFETAS.

Comment !... je n'y crois pas... eh bien, c'est possible... mais je veux les consulter tout de même... cours donc... tu devrais déjà être revenue !...

* Dutaffetas, Marianne.

MARIANNE

Oui, Monsieur. . j'prends mes jambes à mon cou.

LA BLANCHISSEUSE *, entrant par le fond, un panier de linge à la main.

Mamzelle Marianne, je viens pour le linge..

MARIANNE.

Posez-le là... j'ai pas le temps..

LA CONCIERGE **, entrant par le fond, un papier à la main.

Mamzelle Marianne, un papier pour les contributions...

MARIANNE, sortant par le fond.

Donnez-le à Monsieur.

SCÈNE IV

LA CONCIERGE, DUTAFFETAS, LA BLANCHISSEUSE,
puis GODEFROY.

DUTAFFETAS, se levant et repoussant le papier que la concierge lui présente.

Je m'en moque pas mal des contributions !

LA CONCIERGE, à part.

Qu'est-ce qu'il a donc ?

LA BLANCHISSEUSE, qui a posé son panier près du chiffonnier.
Est-ce que vous êtes malade, monsieur Dutaffetas ?

DUTAFFETAS, hors de lui et remontant.

Au secours ! (Redescendant.) Au secours !...

LA CONCIERGE, étonnée.

Hein ?

LA BLANCHISSEUSE, de même.

Quoi ?

DUTAFFETAS, montrant sa main aux deux femmes.

Regardez bien ça.

* Dutaffetas, Marianne, la blanchisseuse.

** Dutaffetas, la concierge, Marianne, la blanchisseuse.

LES MÉDECINS

LA CONCIERGE.

Ça ?...

LA BLANCHISSEUSE.

Ce noir ?

DUTAFFETAS.

Savez-vous ce que c'est ?

LA CONCIERGE.

Dam... c'est peut-être un coup que vous avez reçu... A votre place, j'y mettrais des sangsues.

DUTAFFETAS.

Au fait... des... sangsues...

LA CONCIERGE.

Trois ou quatre, ça suffirait.

DUTAFFETAS.

Vous croyez ?...

LA BLANCHISSEUSE.

Moi, j'appliquerais là-dessus un bon cataplasme pour adoucir.

DUTAFFETAS.

C'est juste, pour adoucir.

LA CONCIERGE.

Après ça, c'est peut-être dans le sang... dans ce cas là je prendrais une bonne purge.

LA BLANCHISSEUSE.

Oui, une forte purge.

DUTAFFETAS.

Vous croyez ?

LA CONCIERGE.

A moins que ça tienne aux humeurs...

DUTAFFETAS.

Nous avons encore les humeurs.

LA CONCIERGE.

Alors, je m'en camperais un... vous savez... p'sitt !...

DUTAFFETAS.

Oui, oui, je comprends.

LA BLANCHISSEUSE.

Ensuite... après tout, on ne sait pas... vous feriez peut-être bien de voir un médecin.

LA CONCIERGE.

Eh bien, c'est aussi mon opinion...

DUTAFFETAS.

Mais Marianne n'en a donc pas trouvé un ? (Apercevant Godefroy qui entre par le fond, un journal à la main.) Ah ! je crois que si !

GODEFROY *.

Je rentrais chez moi... Monsieur... Je venais de lire les affiches des théâtres, quand une bonne, qui demandait un médecin, m'a prié de monter chez vous.

DUTAFFETAS.

Soyez le bien venu, docteur. (Il offre une chaise à Godefroy, qui s'assied.)

LA CONCIERGE, sortant vivement par le fond.

Ah ! et ma loge qui est restée seule !... (Dutaffetas s'assied à côté de Godefroy.)

LA BLANCHISSEUSE, à Dutaffetas, en sortant par le fond.

Je vas toujours laisser le linge... Je reviendrai dans la journée.

SCÈNE V

GODEFROY, DUTAFFETAS.

GODEFROY, assis.

Et pour qui, cher monsieur, réclamez-vous l'assistance du médecin ?

DUTAFFETAS.

Pour moi, docteur. (Lui montrant sa main.) Voyez... voyez donc.

GODEFROY.

Quoi ?

* La concierge, Godefroy, Dutaffetas, la blanchisseuse.

DUTAFFETAS.

Là !...

GODEFROY.

Tiens !... tiens !... Qu'est-ce que c'est que ça ?

DUTAFFETAS.

C'est précisément ce que je demande...

GODEFROY, lui prenant la main.

J'entends bien.

DUTAFFETAS.

Eh bien ?

GODEFROY.

Il n'y a pas à en douter... c'est une tache...

DUTAFFETAS.

Ça, je le sais...

GODEFROY.

Une altération du tissu... une coloration anormale des lames cellulaires.

DUTAFFETAS.

Ah !.. ah !..

GODEFROY.

Ce désordre doit avoir une cause. (Il fredonne en examinant la aïn.)

Quel est donc ce mystère ? (bis)

Cette couleur oncle Tom n'est pas naturelle ?.. Avez-vous vu jouer l'oncle Tom à l'Ambigu, il y a quelques années ?.. Eh bien...

DUTAFFETAS, s'interrompant.

Il ne s'agit pas de l'oncle Tom, docteur, mais de moi...

GODEFROY.

Oh ! mon cher monsieur... quoique médecin de théâtre, je ne fais pas de la médecine de mélodrame, moi... je fais de la médecine aimable... je guéris mes clients, en souriant... si ma méthode vous déplaît, je me retire. (Il se lave et va pour remonter.)

DUTAFFETAS, se levant aussi et le retenant.

Du tout... restez, je vous en conjure... ne craignez rien, j'ai les moyens de vous payer... Je suis riche, très-riche... mais, pour l'amour de Dieu, causons un peu de ma maladie. (Il se rassied sur la chaise qu'occupait Godefroy.)

GODEFROY, examinant la main de Dutaffetas tout en restant debout.

Il est impossible de me prononcer à la légère; le mal n'est qu'à son début... c'est le prologue, si je puis m'exprimer ainsi.. il faut attendre.

DUTAFFETAS.

Attendre !.. quoi ? que je sois mort ?.. (Il se lève).

GODEFROY.

Allons donc !.. je vous dis : c'est le prologue... et vous arrivez tout de suite au dénouement !.. (souriant.) Nous n'en sommes pas encore là !..

DUTAFFETAS.

Je l'espère bien.

GODEFROY.

Aussi, c'est un peu votre faute !.. il y a au moins huit jours que vous auriez dû appeler un médecin.

DUTAFFETAS.

Pourquoi faire ? puisque je n'avais rien... puisque je ne me suis aperçu que tout à l'heure de...

GODEFROY.

C'est égal, vous nous appelez trop tard.

DUTAFFETAS.

Vous avez peut-être raison... j'aurais dû vous prévenir... mais, enfin, que dois-je faire ?..

GODEFROY.

Ce que vous devez faire ?.. mais... nous allons voir... (Il s'assied près du guéridon et prend une plume, après avoir posé son journal.)

DUTAFFETAS.

Si je mettais des sangsues ?..

GODEFROY.

Oui... les sangsues ne peuvent pas faire de mal, pour prévenir l'engorgement.

DUTAFFETAS.

Trois ou quatre... est-ce suffisant ?

GODEFROY.

Oui... trois ou quatre... trois, si elles sont grosses... quatre, si elles sont petites.

DUTAFFETAS.

Et un cataplasme... qu'en dites-vous ?

GODEFROY.

Oui... un cataplasme... après les sangsues... ça n'est pas une mauvaise idée...

DUTAFFETAS.

Et que penseriez-vous aussi d'une petite purgation ?

GODEFROY.

Je n'y vois pas le moindre inconvénient... une médecine gentille... des biscuits dépuratifs, du chocolat à la magnésie... nous avons encore la limonade Rogé... enfin... ce que vous aimez le mieux. (Il écrit.)

DUTAFFETAS.

Et... puis-je manger ?

GODEFROY.

Si vous avez faim, oui... si vous manquez d'appétit, absternez-vous... si vous aimez la musique, allez au concert Musard... Promenez-vous, amusez-vous.

DUTAFFETAS.

Enfin... au bout du compte, vous pensez...

GODEFROY.

Que sans violence, sans douleur, nous vous tirerons de là... surtout de la distraction... Allez au théâtre... (Il se lève et laisse l'ordonnance sur le guéridon.) Exécutez tout cela de point en point... à la lettre... Demain, je viendrai vous voir et nous verrons quelle tournure ça prend... Ne craignez rien, vous dis-je... vous êtes entre mes mains, et je ne vous lâcherai... qu'au dernier moment. (Il sort par le fond en fredonnant.)

SCÈNE VI

DUTAFFETAS, puis MARIANNE.

DUTAFFETAS, allant s'asseoir près du guéridon et prenant l'ordonnance de Godefroy.

Voyons ce qu'il m'a ordonné... (Lisent.) des sangsues... un cataplasme... une purgation... (Se levant.) Mais ce n'est pas lui qui m'a ordonné tout cela... c'est la concierge et la blanchisseuse?

MARIANNE *, accourant par le fond.

M'sieu... m'sieu... j viens d'en rencontrer un dans l'escalier; mais il va en venir aussi d'autres... J'ai été chez quatre ou cinq... ils n'étaient pas chez eux... et on m'a bien dit qu'on les enverrait...

DUTAFFETAS, regardant sa main.

Marianne, regarde donc, il me semble que ça s'étale, que ça grandit.

MARIANNE, le consolant.

Mais, non, monsieur... mais non... c'est toujours tout de même.

DUTAFFETAS.

Et moi, je te dis que si... ça s'élargit... ça gagne... ça prend même des proportions gigantesques... Si cette tache noire allait s'étendre, peu à peu, sur toutes les parties de mon corps!..

MARIANNE.

Ah! quelle idée!..

DUTAFFETAS.

Je serais un nègre..

MARIANNE.

Au fait, c'est peut-être une maladie qui les a rendus comme ça...

DUTAFFETAS **, passant à gauche.

Tais toi... tu m'épouvantes!.. Mes cheveux se dressent!..

* Marianne, Dutaffetas.

** Dutaffetas, Marianne.

que dirait ma fille... quand elle me reverrait?... elle refuserait de reconnaître son père! (Il s'assied près du guéridon.)

MARIANNE, s'approchant de lui.

Ah! monsieur!..

SCÈNE VII

DUTAFFETAS, MARIANNE, MATON, puis TONNELIER,
puis GRINCOUR.

MATON, entrant par le fond et s'essuyant le front. — A lui-même.

C'est ici... C'est bien heureux!.. J'ai cru que ce badigeonneur, qui se balançait à la muraille, allait me tomber sur la tête!.. Mon mal empire!..

MARIANNE, voyant Maton.

Ah! m'sieu... j' suis sûre que v'là un médecin...

MATON.

Oui... oui... mais... permettez-moi d'abord de prendre un siège.

MARIANNE, lui avançant une chaise.

Vous êtes indisposé?

MATON, se laissant tomber sur la chaise.

Ce n'est rien... quelques éblouissements... Où est le malade?

DUTAFFETAS *, approchant sa chaise de celle de Maton.

C'est moi, monsieur... Vous voyez un homme au désespoir... hier, j'étais florissant... et aujourd'hui...

MATON.

Voyons, voyons, du calme... La bonne, avez-vous du vulnéraire?

MARIANNE.

Oui, monsieur.

MARTON.

Donnez-en... avec un morceau de sucre.

* Marianne, Dutaffetas, Maton.

DUTAFFETAS, qui croit que c'est pour lui.

Non, c'est inutile.

TONNELIER *, entrant par le foud en bourgeois.

Où est le blessé?

DUTAFFETAS.

Blessé... qui?

MARIANNE.

Il n'y en a pas. (Elle sort par la gauche.)

TONNELIER.

Alors.. je m'en vais. (Il remonte.)

DUTAFFETAS, se levant.

Mais NON ! (Maton se lève et va, en trébuchant, s'asseoir près du guéridon.)

TONNELIER **, à Dutaffetas.

Ah ! ça, mais... je vous reconnais, vous !

DUTAFFETAS.

Et moi de même !

TONNELIER.

Je me suis donc trompé d'étage... car il y a quelqu'un dans cette maison qui m'a envoyé chercher... un sieur Dutaffetas...

DUTAFFETAS.

C'est moi, major. (Il se rassied.)

TONNELIER.

Ah !...

(Marianne est entrée et a apporté à Maton du sucre, sur lequel il verse quelques gouttes de vulnéraire et qu'il avale.)

MARIANNE, à part.

Tiens, c'était pour lui. (Elle sort par la gauche.)

GRINCOUR **, entrant par le foud, et à lui-même.

Enfin, on est venu me chercher !... c'est la première fois... ma clientèle commence... (Haut, en s'avançant.) Monsieur Dutaffetas ?...

DUTAFFETAS.

C'est ici...

* Marianne, Dutaffetas, Tonnelier, Maton.

** Maton, Dutaffetas, Tonnelier.

** Maton, Grincour, Dutaffetas, Tonnelier.

GRINCOUR, à part, en examinant Maton et Tonnelier.
Ah! des confrères... on m'a appelé comme en cas...

DUTAFFETAS, à Grincour.

Monsieur est médecin?

GRINCOUR.

De la Faculté de Paris... Mais je m'aperçois, Monsieur, que j'arrive trop tard...

DUTAFFETAS, se levant.

Pas le moins du monde, ..

TONNELIER.

C'est donc à moi de me retirer?... si c'est une insulte... dites-le.

DUTAFFETAS.

Mais aucunement...

MATON, se levant.

Mais, moi aussi, on m'a envoyé chercher.

TONNELIER.

J'étais en train de prendre mon gloria... il était inutile de me déranger.

GRINCOUR.

Si j'avais su... (Ils font tous un mouvement pour sortir.)

DUTAFFETAS.

Restez tous, Messieurs... je vous en supplie... vous n'êtes pas trop... (Ils redescendent.) Plus on est de médecins...

MATON*.

C'est donc une consultation?

TONNELIER.

Fallait donc le dire?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, GODEFROY.

GODEFROY**, entrant par le fond.

Pardon, je crois avoir laissé ici mon *Figaro-Programme*... ah! oui, le voici... (Il le prend sur le guéridon.)

* Tonnelier, Dutaffetas, Maton, Grincour.

** Godefroy, Tonnelier, Dutaffetas, Maton, Grincour.

DUTAFFETAS, à Godefroy.

Vous revenez on ne peut mieux... ces Messieurs vont faire une consultation pour moi!...

GODEFROY.

Ah! ah!... Tiens, Tonnelier!... (Il lui donne la main.) Bonjour, cher ami.

GRINCOUR, à part.

Il a donc envoyé chercher tous les médecins de Paris?

GODEFROY, gaiement.

Si nous ne réussissons pas à nous tous, c'est que le malade y mettra de la mauvaise volonté.

MATON, prenant par la main Dutaffetas, à qui Tonnelier avance une chaise.

Voyons, voyons... de quoi s'agit-il? (Dutaffetas s'assied.)

DUTAFFETAS, leur montrant sa main.

Regardez, Messieurs... regardez bien!...

TONNELIER.

Quoi?...

DUTAFFETAS.

Cette tache.

TONNELIER, prenant la main.

En effet, c'est une tache.

MATON, de même.

Noire...

GODEFROY, de même.

Non, violette...

GRINCOUR, de même.

C'est-à-dire brune.

TONNELIER, de même.

Je vais concilier toutes les opinions... cette tache est d'une nuance foncée.

DUTAFFETAS.

Elle est noire.. hélas!

TONNELIER.

Soit, elle est noire... (Bas à Godefroy.) Ne contrarions pas le malade.

MATON, à Dutaffetas.

Êtes-vous sujet à cette affection ?... Avez-vous eu déjà des accidents de cette nature ?

DUTAFFETAS.

Jamais!.. C'est la première fois que cela m'arrive...

GODEFROY.

C'est regrettable... si c'était la seconde, nous aurions des précédents pour baser notre médication.

GRINCOUR.

Éprouvez-vous du prurit ?

MATON.

Du prurit ?

DUTAFFETAS, ne comprenant pas et inquiet.

Du prurit ?..

GRINCOUR.

Oui... des démangeaisons, des élancements...

DUTAFFETAS.

Rien du tout... je ne souffre en aucune façon... C'est même cela qui m'inquiète.

TONNELIER.

Je le crois bien.

GODEFROY.

Cette insensibilité générale est un fâcheux symptôme...

MATON.

Très-fâcheux.

GRINCOUR.

Pourtant, messieurs...

TONNELIER, à Grincour.

Ils ont raison... un malade qui ne souffre pas, ce n'est pas naturel.

DUTAFFETAS.

Je m'en doutais... j'ai quelque chose d'exceptionnel.

MATON, prenant la main de Dutaffetas.

Voyons votre pouls... (Après un temps aux autres.) Pas de fièvre, messieurs.

TONNELIER.

Diantre !

DUTAFFETAS.

Il vaudrait mieux, n'est-ce pas, que j'eusse la fièvre ?...

GODEFROY.

Cela serait préférable.

MATON.

Parce que, d'abord, nous la couperions.

TONNELIER.

On aurait au moins quelque chose à couper.

GRINCOUR.

Montrez votre langue. (Dutaffetas la montre.)

TONNELIER.

Allongez davantage... n'ayez pas peur, je ne la couperai pas.

GODEFROY, regardant la langue.

Parfaite.

MATON, de même.

C'est étrange.

TONNELIER.

Rentrez... rentrez ça !...

DUTAFFETAS, effrayé, se levant.

Messieurs, je vous en prie, donnez-moi quelque chose à prendre... Vite... ne perdez pas de temps... Qu'est-ce que vous allez me faire ? Parlez... mais parlez donc !...

GRINCOUR.

Un moment, cher malade.

TONNELIER.

Attendez, que diable !...

GODEFROY.

Il faut réfléchir...

MATON.

S'entendre...

GRINCOUR.

Nous consulter.

DUTAFFETAS.

Eh bien ! vivement.. consultez-vous... (Il va pour se rasseoir.)

TONNELIER, l'on empêchant.

Oui... mais il faut vous retirer... le patient n'assiste jamais... la chambre du malade est le royaume du médecin.

DUTAFFETAS *, se dirigeant vers la droite.

Ah !... alors, je m'en vais... Mais commencez tout de suite... et, je vous en supplie... Trouvez-moi un remède !... (Il sort par la droite.)

SCÈNE IX

GRINCOUR, TONNELIER, GODEFROY, MATON, puis
DUTAFFETAS.

TONNELIER.

Ah ! mais c'est un gêneur que ce malade-là ! (A Godefroy, tirant sa tabatière et lui offrant une prise.) En prends-tu ?...

GODEFROY, qui s'est assis au milieu du théâtre et parcourt son journal.

Non, merci... ça déplaît à ces dames.

(Tonnelier s'assied à droite du guéridon... Grincour s'est assis de l'autre côté.)

MATON, à part.

Allons, bon !... voilà mes vertiges qui me reprennent. (Il s'assied à droite.) Je vois toujours le badigeonneur. Il se balance...

GODEFROY, à Tonnelier.

Ah !... dis donc, est-ce vrai que Guérin est marié ?

TONNELIER.

Archi-vrai.

GODEFROY.

Combien a-t-il épousé ?

TONNELIER.

Trente Gaz, vingt Petites-Voitures... On m'avait proposé sa femme, une demoiselle du Poitou.

GODEFROY.

Et tu as refusé le mariage de raison ?... (Riant.) Rien du Gymnase.

TONNELIER.

Il aurait fallu faire la cour ; merci !... J'ai un vieux cœur barbouillé de poudre à canon... quand je sors, je le laisse chez moi...

* Grincour, Tonnelier, Godefroy, Maton, Dutaffetas.

GRINCOUR, étonné et à part.

Ils ne s'occupent pas du sujet. (Haut.) Il me semble, messieurs, que si nous commençons...

TONNELIER, à Grincour.

Vous êtes jeune, confrère... N'oubliez pas ceci... il faut qu'une consultation dure un certain laps de temps... sans cela, le client trouverait... qu'on l'a expédié trop vite.

GODEFROY, parcourant le Figaro-programme.

Ce soir, *Giselle* à l'Opéra... J'irai applaudir la nouvelle danseuse.

MATON, à lui-même.

C'est insupportable d'avoir son existence troublée par un homme qui badigeonne !... (Il se balance toujours.)

DUTAFFETAS, entrebâillant la porte de droite. A part.

Ils s'occupent de moi... je dois être sur le tapis. (Il écoute.)

GRINCOUR, cherchant.

S'il y avait seulement un journal...

GODEFROY, lisant.

Ah !... « On travaille toujours activement au nouveau théâtre des Funambules... » Bravo ! tant mieux !... j'adore Pierrot avec sa gueule enfarinée... Vive Pierrot !

DUTAFFETAS, à part.

Quel rapport ceci peut-il avoir avec ma maladie ?...

TONNELIER.

Maintenant, Messieurs, nous pouvons, il me semble, nous occuper de notre malade.

DUTAFFETAS, à part.

C'est bien heureux !

TONNELIER.

Docteur Maton, que dites-vous de cette tache noire ?

MATON*, se rapprochant sans quitter sa chaise.

Dame !... Je dis que... c'est une tache.

GODEFROY, riant.

Le Soleil en a, et il ne s'en porte pas plus mal.

MATON.

Hum !.. je n'en ai jamais vu de pareille... et je me défie toujours de ce que je ne comprends pas.

* Grincour, Tonnelier, Godefroy, Maton, Dutaffetas.

TONNELIER.

Selon moi... c'est une question de chirurgie, si ce gaillard-là était dans mon service, je n'en ferais, ni une, ni deux... v'lan!...

DUTAFFETAS, à part.

Comment, v'lan ?

GRINCOUR.

Est-ce une décomposition du sang ?

DUTAFFETAS, à part.

Ils me font trembler !

TONNELIER.

C'est une tache... mélanique. D'où vient-elle?... je m'en moque... mais elle existe.

GODEFROY.

Plus j'y songe, et plus je penche pour une dyschromatose.

GRINCOUR, à part.

C'est la même chose.

DUTAFFETAS, à part.

Une dyschromatose!...

MATON.

Ou peut-être une mélanodermatose.

GRINCOUR, à part.

C'est toujours la même chose.

DUTAFFETAS, à part, très-effrayé.

Une méla... je suis perdu!... (Il s'affaisse, en attirant à lui la porte qui se ferme.)

GRINCOUR*.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y a pas d'inflammation.

GODEFROY.

Ce qu'il y a de certain,... c'est que nous ne sommes sûrs de rien.

MATON.

Quant à moi... je ne me prononce pas.

TONNELIER.

Et moi, je me tais.

* Grincour, Tonnelier, Godefroy, Maton.

GRINCOUR.

Il faut pourtant bien, Messieurs, que nous disions quelque chose.

TONNELIER.

C'est indispensable !

MATON.

On dit toujours quelque chose.

GODEFROY.

Il s'agit de ne pas effrayer le sujet.

MATON.

Laissons-le dans le vague...

GRINCOUR.

Où nous sommes.

GODEFROY.

Faisons de la médecine expectante... il ne faut jamais compromettre la science...

MATON.

Ni les médecins.

TONNELIER.

Eh bien !... passons au traitement...

GRINCOUR.

Quel traitement appliquer à une maladie qu'on ne connaît pas ?

MATON.

Dame... la diète.

GODEFROY.

Oh !... la diète... (Fredonnant.)

Pas de diète !

Pas de diète !

(Parlé). Non, non... c'est usé, c'est rengaine... comme on dit au Palais-Royal.

TONNELIER, à Grincour, en se levant.

Arrangez cela, jeune homme... ce que vous voudrez. (Il remonte.)

MATON², se levant et allant au guéridon

De la tisane de douce amère. (Il remonte près de Tonnelier.)

Grincour, Maton, Tonnelier, Godefroy.

LES MÉDECINS

GODEFROY **, allant au guéridon.

Des compresses acidulées. (Il reporte sa chaise au fond et repasse à droite.)

MATON**, à Tonnelier.

Et vous, dites donc quelque chose... il faut que chacun y mette du sien.

TONNELIER, revenant près du guéridon.

Des bains de pieds sinapisés.

GRINCOUR.

Enfin, une petite olla podrida. (Il écrit.)

MATON.

Et puis nous attendrons les événements.

GRINCOUR.

Alors, la cause est entendue.

TONNELIER.

Oui, tout est dit... nous pouvons faire rentrer le client..
(Allant ouvrir la porte de droite, par laquelle Dutaffetas est sorti.) Monsieur Dutaffetas!...

SCÈNE X

GRINCOUR, MATON, DUTAFFETAS, TONNELIER,
GODEFROY.

DUTAFFETAS, entrant et la figure bouleversée.

Me voici, Messieurs.

TONNELIER.

Eh bien, cher client, nous ne voyons rien de grave dans votre situation.

* Grincour, Godefroy, Tonnelier, Maton.

** Grincour, Tonnelier, Maton, Godefroy.

MATON.

Il n'y a pas pour le moment d'inquiétudes sérieuses.

GRINCOUR, qui s'est levé, son papier à la main.

Nous n'entrevoions aucun symptôme alarmant...

GODEFROY*, allant à Dutaffetas,

Nous sommes d'accord sur tous les points, et nous vous promettons un dénouement heureux. (Il remonte.)

DUTAFFETAS, à part.

Ils me cachent mon état.

GRINCOUR, montrant son papier.

Je vais rédiger le procès-verbal de la consultation... vous l'aurez dans un quart-d'heure.

TONNELIER.

Jusques-là, ménagez-vous.

MATON, à Dutaffetas.

Je vous reverrai. (Il remonte.)

GODEFROY, du fond.

Moi de même. (Il sort par le fond.)

GRINCOUR, à Dutaffetas.

Je reviens... (à part), et je m'installe. (Il sort par le fond.)

MATON, à part, en sortant par le fond.

Bon !... encore mon badigeonneur !...

TONNELIER**, à Dutaffetas, en lui touchant le bras.

Et, si ça se gâte, débarrassez-vous de ça... c'est bien plus simple... avec un seul on en a encore sa suffisance... Quand vous serez décidé... (En sortant par le fond.) Un signe, et j'accours... avec mon outil !

DUTAFFETAS, reconduisant Tonnelier.

Merci, major.

* Grincour, Maton, Dutaffetas, Godefroy, Tonnelier.

** Dutaffetas, Tonnelier.

SCÈNE XI

DUTAFFETAS, puis MARIANNE.

DUTAFFETAS, avec colère, et redescendant.

Tous ces gens-là me trompent!... sauf le major, dont la brutale franchise est effrayante!... Ils s'en vont... donc ils m'abandonnent! Je suis abandonné des médecins!... Ah! c'est fini, je le vois bien... je n'en reviendrai pas!... (Il tombe assis près du guéridon.)

MARIANNE *, entrant par la gauche.

Eh ben, monsieur, êtes-vous rassuré?...

DUTAFFETAS.

Je n'en ai pas pour huit jours!

MARIANNE.

Ah! quel bonheur!...

DUTAFFETAS.

Comment, quel bonheur!... Je comptais te laisser 425 francs de rente viagère... tu n'auras rien du tout...

MARIANNE.

Mais, M'sieu...

DUTAFFETAS, se levant tout à coup

Ah!... et mon locataire, M. Valbrun, un des forts!... pourquoi n'est-il pas venu?... Tu n'es donc pas allée chez lui?...

MARIANNE.

Si fait, monsieur... mais il venait de partir, en chemin de fer, pour un malade à la campagne, et il ne sera pas revenu avant deux jours.

DUTAFFETAS, se rappelant.

Ah! oui... c'est vrai!... (Avec désespoir.) C'est fait pour moi! (Se levant tout d'un coup.) Ah!... le docteur Musculus!...

* Marianne, Dutaffetas.

(Tirant de sa poche le prospectus qu'il a reçu au premier acte.) Cet homme qui guérit tout !...

MARIANNE.

Ah ! oui... le fameux charlatan !...

DUTAFFETAS.

Un charlatan !... (Prenant vivement son chapeau.) Au bout du compte, qu'est-ce que je risque ?

MARIANNE, effrayée de l'agitation de Dutaffetas.

Ah ! mon Dieu, monsieur, où allez-vous donc ?

DUTAFFETAS, sortant vivement par le fond.

Chez le docteur Musculus !...

VIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

Chez Musculus. — Un cabinet meublé d'une façon luxueuse et bizarre ; des animaux empaillés, des reptiles dans des bocaux, etc. — Deux portes à droite, l'une au premier plan, l'autre au troisième. — Une troisième porte à gauche, au troisième plan. — A gauche, au premier plan, une cheminée avec un fauteuil devant. — Sur le devant, un peu à gauche, un bureau avec son fauteuil, lequel tourne le dos à la cheminée. — De l'autre côté du bureau une chaise. Presqu'au milieu un canapé.

SCÈNE PREMIÈRE

GULISTAN, puis MUSCULUS.

GULISTAN, époussetant ça et là, puis regardant la pendule.

Les consultations du docteur Musculus vont commencer... voilà son cabinet en état... lui vient-il du monde, à cet homme-là... doit-il en gagner de cet argent !... Mettons, à droite et à gauche, quelques prospectus... comme oubliés par mégarde... (Il place des papiers de divers côtés.) C'est pourtant ce bout de papier-là... qui les fait tous accourir... (En dépliant un papier qu'il lit) : « Assez d'imposture !... Les médecins ne mettront plus la lumière sous le boisseau... La félicité de l'homme commence... »

MUSCULUS*, entrant par la gauche, très-agité et à part.

C'est inquiétant... très-inquiétant... (Haut.) Gulistan !

* Musculus, Gulistan.

GULISTAN.

Monsieur ?...

MUSCULUS.

Mon élixir ?...

GULISTAN.

Je viens de finir de le mettre en bouteilles.

MUSCULUS.

Et il n'y a encore personne dans mes salons d'attente ?...

GULISTAN.

Non, Monsieur... mais v'là l'heure où vous recevez votre monde... ne craignez rien... ils vont arriver...

MUSCULUS, se promenant et avec douleur.

Ah ! Gulistan... je ne sais, d'honneur... si j'aurai le courage... de les recevoir...

GULISTAN.

Ah ! mon Dieu !

MUSCULUS.

Je suis bourrelé... tu vois un homme bourrelé, Gulistan.

GULISTAN, suppliant.

Nous sommes seuls, Monsieur, appelez-moi Thomas.

MUSCULUS.

Que peut-elle avoir ?...

GULISTAN.

Qui ça ?

MUSCULUS.

Ma femme... mon épouse... ma Julienne... depuis ce matin... tout d'un coup... ce malaise subit... et qui ne fait que s'accroître.

GULISTAN.

Si vous lui donniez de votre élixir ?...

MUSCULUS.

Es-tu fou ?... Mon élixir... c'est pour les clients !... Espérons que ce ne sera rien .. tout à l'heure, quand je l'ai quittée... il me semble bien qu'elle était plus calme... (On entend le bruit d'un timbre très-fort qui est tiré du dehors.) Ah ! le timbre du valet de l'antichambre... (Il passe à droite.)

GULISTAN *.

Voici des malades.

MUSCULUS, tirant de l'or de sa poche.

Tiens... mets ces quinze pièces d'or dans le plateau d'argent.
(Il les lui donne.)

GULISTAN.

Oui, Monsieur... (A part, en plaçant les pièces d'or dans un plateau d'argent qui est sur le bureau bien en évidence) Ça me rappelle mon pays, nous attachions... comme ça... dans les champs, un oiseau par la patte... pour attirer ses camarades... dans le filet!

MUSCULUS.

Introduis la personne souffreteuse... et surtout n'oublie pas de venir, au milieu de ma consultation, remplir ton mandat habituel !... (Il passe à gauche.)

GULISTAN **.

Oui, Monsieur.. (Il sort par la première porte à droite.)

SCÈNE II

MUSCULUS, puis GULISTAN et DUTAFFETAS.

MUSCULUS, seul, se promenant avec agitation.

Est-ce un chaud et froid?... ou une révolution qu'elle a eue?... J'ai beau l'interroger... elle ne veut pas parler... elle a une tête, cette Juliennel... Ce matin, il n'y paraissait pas... elle prenait bien tranquillement son chocolat, dans son lit... ça lui a pris immédiatement après avoir lu le *Journal des Modes*, et le billet de faire part du mariage de son cousin, le capitaine du 36^e de ligne... Je ne vois pas dans ces deux faits... parfaitement insignifiants... (Il s'essied à son bureau en entendant venir.)

GULISTAN ***, introduisant Dutaffetas par la première porte à droite.

Dépêchez-vous d'entrer... que l'on ne vous voie pas... les autres salons sont pleins de clients... s'ils se doutaient que je vous ai fait passer avant eux!...

* Gulistan, Musculus.

** Musculus, Gulistan.

*** Musculus, Gulistan, Dutaffetas.

DUTAFFETAS.

Merci bien... (Lui mettant de l'argent dans la main.) Tenez... prenez... POUR VOUS... (Il passe au milieu.)

GULISTAN *, à part, après avoir examiné la pièce d'argent.

Vingt sous!... La première fois que tu viendras... toi... je te ferai droguer... (Il sort par la première porte à droite.)

MUSCULUS **, à part, examinant Dutaffetas.

Tête du Jardin-des-Plantes... ne pas se gêner.

DUTAFFETAS, saluant,

Monsieur...

MUSCULUS, majestueusement.

Approchez...

DUTAFFETAS, à part, ému.

Il me fait un effet, cet homme-là!...

MUSCULUS.

Asseyez-vous... asseyez-vous...

DUTAFFETAS, s'asseyant sur la chaise près du bureau.

Monsieur...

MUSCULUS.

Appelez-moi docteur... je le suis!...

DUTAFFETAS.

Docteur... Musculus... je viens... à vous comme le naufragé.

MUSCULUS.

Oui... je devine... vous venez... comme les autres... parce que vos médecins ne peuvent pas vous guérir... vous vous êtes dit : -- Voyons donc un peu si je serai plus heureux avec ce célèbre docteur Musculus, qui se prétend plus savant à lui seul que toutes les Facultés réunies... et vous voici chez ce charlatan, car c'est ainsi que l'on m'appelle, n'est-ce pas, dans le corps médical ?

DUTAFFETAS.

Je ne sais pas ce que les médecins disent de vous, docteur Musculus... mais...

MUSCULUS.

Mais, je le sais, moi, entendez-vous bien... ils me traitent d'empirique, de jongleur, moi, Musculus, docteur de la Faculté

* Musculus, Dutaffetas, Gulistan.

** Musculus, Dutaffetas.

d'Astrakan... moi, qui connais tous les secrets des Brahmes de l'Inde, mystères éclos dans la solitude, auxquels je dois ma fortune et ma puissance.

DUTAFFETAS.

Ah ! c'est aux secrets des Brahmes de l'Inde...

MUSCULUS.

Pas de bavardage inutile, monsieur, j'ai horreur de la réclame... procédons par des actions et non par des paroles... abordons immédiatement le sujet qui vous amène... Voyons, quelle maladie avez-vous ?

DUTAFFETAS.

Mais c'est pour le savoir, docteur, que je suis venu vous consulter. Je ne sais pas comment elle se nomme...

MUSCULUS, souriant.

Ah ! ah ! vos médecins ordinaires n'ont donc pas su inventer un nom nouveau ?... A quoi s'occupent-ils ?

DUTAFFETAS.

Ma maladie, docteur, c'est une tache noire...

MUSCULUS.

Oh ! oh ! une tache... et noire?... (Il se lève.)

DUTAFFETAS, se levant aussi.

Oui... une tache... sur la peau. (Lui présentant sa main.) Voyez...

MUSCULUS.

Permettez... (Remontant.) Où est ma loupe ?... (La trouvant sur un meuble au fond à droite.) Ah ! voilà !... (Se rapprochant de Dutaffetas*) Voyons donc ça... (Lui prenant la main.) Allongez les doigts. (Il examine la main à l'aide de sa loupe.)

DUTAFFETAS.

Est-ce grave ?

MUSCULUS.

Très-grave !

DUTAFFETAS.

Vous m'effrayez, et qu'est-ce que c'est ?...

MUSCULUS, après avoir examiné de nouveau.

C'est la nioniette des Mantchoux... Ah !... vous êtes heureux de tomber entre mes mains, car pas un de vos médecins de Paris ne connaît cette maladie étrange et étrangère... cette ma-

* Dutaffetas, Musculus.

ladie originaire de la Tartarie... Comment, diable, avez-vous fait pour l'attraper?... Vous ne vous êtes pas frotté par hasard à des Tartares?...

DUTAFFETAS, réfléchissant.

Non... j'ai mangé quelquefois des anguilles à la... et encore, il y a si longtemps...

MUSCULUS.

Voici le premier cas que je vois en France.

DUTAFFETAS.

Et vous me guérirez, n'est-ce pas?... Vous me le promettez?...

MUSCULUS.

Oui, mais il est de ma délicatesse de ne pas vous dissimuler que cela sera dispendieux.

DUTAFFETAS.

Ça m'est égal, je suis propriétaire.

MUSCULUS, à part.

Alors, je vais te saler!

DUTAFFETAS, à part.

J'augmenterai mes locataires.

MUSCULUS.

L'antidote de ce venin n'existe pas en Europe... il est même extrêmement rare en Asie... je n'ai pu m'en procurer qu'une très-faible quantité, que j'ai payée d'un prix fabuleux...

DUTAFFETAS.

Gardez-la moi, docteur, gardez-la moi.

MUSCULUS.

Je ne puis me dégarnir tout à fait...

DUTAFFETAS.

Je vous en supplie...

MUSCULUS.

Non, ce serait inhumain... d'autres peuvent être atteints.

DUTAFFETAS.

Les autres s'arrangeront... Voyons qu'est-ce que vous demandez? combien votre antidote?...

MUSCULUS.

Deux mille francs...

DUTAFFETAS.

Deux mille francs... soit!

MUSCULUS.

Payés d'avance...

DUTAFFETAS.

J'aimerais mieux après...

MUSCULUS.

C'est ma manière... c'est dans l'intérêt des malades ! pour être bien sûr qu'ils suivront... le traitement que j'ordonne, avec la plus grande ponctualité... ils se disent : J'ai payé, je dois consommer... les malades sont des enfants qu'il faut guérir malgré eux.

DUTAFFETAS.

Mais si vous ne me guérissez pas...

MUSCULUS.

Je guéris toujours !

GULISTAN*, entrant par la deuxième porte à droite.

Monsieur le docteur, les envoyés du roi de Siam sont-là... dans le salon jaune... ils sollicitent un moment d'audience.

MUSCULUS.

Je suis à eux ! (Gulistan remonte.)

DUTAFFETAS, à part.

Les envoyés du roi de Siam !

MUSCULUS.

Je les devine... ils viennent sans aucun doute me renouveler de rechef leurs fastueuses propositions... il y a de longues années déjà que leur souverain me tourmente pour que j'aie m'établir dans son admirable pays...

DUTAFFETAS.

Vous ne le pouvez pas, docteur, vous m'avez entrepris, vous devez m'achever.

MUSCULUS.

Je ne m'engage à rien.

DUTAFFETAS.

Et moi, je m'engage... je traite... avec vous... d'après vos conditions... et j'irai vous chercher et vous apporter les deux mille francs. (Il passe à droite... Gulistan est venu derrière le bureau.)

* Dutaffetas, Musculus, Gulistan.

MUSCULUS*.

Vous y mettez vraiment une insistance...

DUTAFFETAS.

J'ai votre parole?... vous me la donnez...

MUSCULUS.

C'est-à-dire que vous me l'arrachez!...

DUTAFFETAS.

Attendez-moi... je reviens... (A part.) Quel homme... comme il traite les affaires! (Il sort par la première porte à droite. Musculus le reconduit jusqu'à la porte.)

SCÈNE III

GULISTAN, MUSCULUS, puis MATON.

GULISTAN, à part.

Deux mille francs... d'un coup de filet!... je vois bien comment il s'y prend... Un de ces jours, j'irai m'établir aussi... moi... en province!...

MUSCULUS, revenant à Gulistan.

Et ma femme... Julienne... comment va-t-elle?

GULISTAN.

La femme de chambre m'a dit que c'était toujours la même chose.

MUSCULUS, inquiet.

Que diable ça peut-il être!.. Et y a-t-il encore d'autres malades?

GULISTAN.

Oui, un nouveau, qui vient d'arriver.

MUSCULUS**, passant à gauche.

Fais-le entrer... à l'instant... que je l'expédie... J'ai hâte de retourner près de Julienne... de l'examiner... de la questionner... (Il va à la cheminée et fait semblant de parcourir un gros livre qui est dessus. — Gulistan introduit Maton par la deuxième porte à droite.)

* Gulistan, Musculus, Dutaffetas.

** Musculus, Gulistan.

GULISTAN *, bas à Maton.

Venez vite... que l'on ne vous voie pas... les autres salons sont pleins... je vous fais passer avant votre tour...

MATON, passant près du canapé et s'asseyant.

Bien obligé...

GULISTAN **, répétant et tendant la main.

Avant votre tour...

MATON, comprenant.

Ah !... tenez... (Il lui met une pièce d'argent dans la main.)

GULISTAN, à part, en examinant la pièce.

Dix sous !... pour qui me prend-il... J'ai envie de les lui rendre... en v'là une veine !... (Il remonte et passe à gauche, en mettant la pièce dans sa poche.)

MATON ***, à part.

Pourvu que personne ne m'ait vu entrer !

GULISTAN, à Musculus.

Monsieur le docteur... (Il lui désigne Maton et sort par la porte de gauche.)

MUSCULUS, s'approchant de Maton.

Parlez, Monsieur... mes moments sont comptés... Que voulez-vous ?

MATON ****, se levant.

Docteur, je viens...

MUSCULUS.

Vous venez ?...

MATON, à part.

Il m'intimide pourtant !

MUSCULUS.

Pour ?...

MATON, avec effort.

Pour une maladie nerveuse.

* Musculus, Gulistan, Maton.

** Musculus, Maton, Gulistan.

*** Musculus, Gulistan, Maton.

**** Musculus, Maton.

MUSCULUS, s'asseyant sur la chaise qui est entre le bureau et le canapé sur lequel s'assied Maton.

Très-bien... votre main... (Lui prenant la main.) Que je tâte votre pouls...

MATON, à part. *

I s'y prend absolument comme nous autres !

MUSCULUS, tâtant toujours le pouls de Maton.

Oui... oui... c'est en effet un dérangement dans l'économie du système nerveux... il s'agit de rétablir la circulation normale des fluides. (Il se lève et remonte en examinant Maton.)

MATON, à part.

Juste ce que je dis à mon client... il ne sait que ce que nous savons !

MUSCULUS, à part, considérant toujours Maton.

Cet homme n'est pas un marchand, attention... (il passe à droite, par derrière le canapé.)

MATON *, se levant.

Et quel remède me conseillez-vous ?

MUSCULUS, se rapprochant de Maton.

Vous avez une nature impressionnable qu'il faut ménager. — Vous êtes homme d'étude...

MATON.

C'est vrai.

MUSCULUS.

Vous vous occupez de sciences abstraites...

MATON.

Très-abstraites...

MUSCULUS **.

Votre ennemi... c'est votre cerveau... (Il passe à gauche.) et cet ennemi, je le combattrai... il faut agir avec vigueur... Ah ! c'est que je n'y vais pas par quatre chemins, moi. comme vos ânes de médecins !

MATON, blessé.

Oh ! ânes... permettez...

MUSCULUS.

En est-il un seul jusqu'à présent qui ait soulagé vos souffrances ?...

* Maton, Musculus.

** Musculus, Maton.

MATON.

La science a ses moments d'arrêt.

MUSCULUS.

Une science qui s'arrête n'est pas une science...

MATON.

Mais il y a des maladies con nues, et des remèdes certains...

MUSCULUS.

Non, il n'y a que des remèdes de hasard!... vos docteurs sont tous des empiriques... comme moi!... la seule différence qu'il y ait entre nous, c'est que je l'avoue, et qu'ils le nient!

MATON.

Eh bien, d'accord, je veux bien... tout ce que vous voudrez... mais enfin, me guérirez-vous?

MUSCULUS.

A un homme vulgaire, je dirais : oui ! Mais à une personne aussi distinguée que vous, je répondrai : peut-être !

MATON, à part.

Toujours comme nous !

GULISTAN *, entrant par la porte à gauche.

Monsieur le docteur, le surintendant des Marais pontins vous attend dans le salon bleu... (Bas à Musculus.) Madame veut vous parler. (Il sort par la première porte à droite.)

MUSCULUS **, à part.

Julienne ! (Haut.) Vous permettez, n'est-ce pas?...

MATON.

Comment donc !...

MUSCULUS.

Deux mots à cet homme d'État, et je suis à vous... (Il sort par la porte de gauche.)

* Gulistan, Musculus, Maton.

** Musculus, Maton.

SCÈNE IV

MATON, puis GULISTAN et RANDOUILLET.

MATON, seul.

Que va-t-il m'ordonner... me prescrire... j'essaierai de tout, sur mon client... sur Randouillet!...

GULISTAN *, introduisant Randouillet, par la première porte à droite.

Suivez-moi... je vous fais passer avant tout le monde, mais... (A part, voyant Maton.) Ah! sapristi! j'avais oublié ce monsieur!... (Haut et repoussant Randouillet.) Pardon, vous ne pouvez pas encore.

RANDOUILLET, glissant une pièce d'argent à Gulistan.

Si! si!... (Il passe au milieu.)

GULISTAN **, à part.

Cinque francs! (Haut.) C'est différent... vous pouvez... (A part.) Qu'ils se débarbouillent!... (Il sort par la première porte à droite.)

MATON ***, vivement à part, en se détournant et en relevant le collet de son paletot.

Oh! Randouillet... mon malade... (Il va s'asseoir dans le fauteuil qui est devant la cheminée, en ayant le soin de tourner le dos à Randouillet.)

RANDOUILLET, voyant Maton.

Quelqu'un!... Je vous demande pardon, Monsieur... mais... il m'était impossible de rester dans le salon d'attente... il y a là une grosse horloge dont le tic-tac me donnait des coups de marteau dans les tempes. (Il s'assied sur le canapé.)

MATON, à part.

Bien!..! très-bien!... un nouveau symptôme... et il me semble déjà que je le ressens!... Qui est-ce qui le priaît de me dire ça?...

* Maton, Gulistan, Randouillet.

** Maton, Randouillet, Gulistan.

*** Maton, Randouillet.

RANDOUILLET.

Tenez... je suis tout étourdi... je ne vous entends même pas me répondre...

MATON, mettant son mouchoir sur sa figure, à part.

Pourvu qu'il n'aille pas me reconnaître !

RANDOUILLET.

Ce docteur Musculus est très-capable, n'est-ce pas ?...

MATON, grognant en se détournant.

Huumm!...

RANDOUILLET.

J'ai déjà confiance en lui... plus qu'en mon médecin...

MATON, à part.

Merci !

RANDOUILLET.

Qu'entre nous, je soupçonne n'être pas très-fort...

MATON, à part.

Si jamais, tu me retombes sous la patte, toi !...

RANDOUILLET.

Il m'a ordonné un tas de choses, qui ne m'ont pas réussi... et il est très-cher ! aussi les dernières visites qu'il m'a faites... quand il les touchera...

MATON, à part.

Il ne veut pas me payer... (Tirant son mouchoir de sa poche et faisant un nœud.) Demain... sa note chez l'huissier.

SCÈNE V

MATON, MUSCULUS, RANDOUILLET.

MUSCULUS, à lui-même, entrant par la porte de gauche et descendant sans voir les deux personnages en scène.

Quelle idée singulière Julienne a-t-elle eue de me faire inviter son cousin, le capitaine, à dîner aujourd'hui, chez nous!...

RANDOUILLET, qui s'est levé à l'entrée de Musculus, à part.
Le docteur Musculus !...

MUSCULUS, à part.

Enfin... je l'ai fait... je viens d'envoyer une lettre à la caserne...
cela l'a un peu calmée...

RANDOUILLET, s'avançant.

Docteur...

MUSCULUS, étonné et désignant Maton, qui est toujours assis.

Pardon... je suis occupé avec monsieur... quand nous aurons
terminé je serai tout à vous... mais je ne comprends pas que
Gulistan vous ait admis...

RANDOUILLET.

Docteur... c'est à cause du tic-tac de votre horloge.

MATON, à part.

Bon... je l'entends... elle me bourdonne !...

MUSCULUS, à Randouillet.

N'importe... il faut...

MATON, à Musculus, sans se retourner et en changeant sa voix.
Je cède mon tour à monsieur...

RANDOUILLET.

Ah ! monsieur...

MATON, de même.

J'attendrai...

MUSCULUS, à Maton.

Alors, il faut que vous preniez la peine de vous retirer...

RANDOUILLET.

Pourquoi donc?... je n'ai pas de secrets... et monsieur est
trop complaisant pour moi...

MUSCULUS, à Maton en lui désignant le livre placé sur la cheminée.

Si vous voulez parcourir ces planches de botanique...

MATON, en déguisant sa voix.

Ne faites pas attention... (Il prend le livre et feint de le par-
courir.)

MUSCULUS, à Randouillet, en s'asseyant sur la chaise qui est entre le
canapé et le bureau.

Expliquez-vous, monsieur... quelle est votre maladie?...

RANDOUILLET, debout et s'appuyant sur le canapé.
Une maladie terrible ! j'ai peur...

MUSCULUS.

De quoi ?

RANDOUILLET.

De tout... des voitures... des murs... des pavés... des badi-
geonneurs !... Le bruit me tue... je voudrais arrêter toutes les
pendules... Je voudrais arrêter le mouvement terrestre...

MATON, à lui-même, en se bouchant les oreilles.

Il va me donner une attaque !...

MUSCULUS.

Oh ! oh !... inquiétant... très-inquiétant...

RANDOUILLET.

Ainsi... depuis ce matin... j'ai les nerfs en révolution.

MUSCULUS, se levant.

Les nerfs ne sont pour rien dans votre cas... (A part.) Je ne
peux pas dire la même chose qu'à l'autre... (Haut.) Voyons...
approchez... (Il applique son oreille sur la poitrine de Randouillet.)
Respirez... fort... plus fort... (Se redressant.) J'en étais sûr...
Votre affection vient du fofé... par correspondance avec le grand
sympathique.

MATON, étonné, à part.

Où prend-il le grand sympathique ?...

RANDOUILLET, émerveillé.

Mon médecin ne m'a jamais dit ça...

MUSCULUS.

Votre médecin est une bûche...

RANDOUILLET.

Je m'en doutais !

MATON, à part et furieux.

Ah ! ça, mais... ça ne va pas finir !...

MUSCULUS.

L'ébranlement nerveux est un résultat, et non une cause...
L'origine du mal est dans l'irritation des organes centraux.

MATON, à lui-même.

Qu'est-ce qu'il dit?... qu'est-ce qu'il dit?...

RANOUILLET.

Continuez, docteur, vous m'éclairiez...

MUSCULUS.

Voici pourquoi le trouble de vos fonctions corporelles se communique aux fonctions intellectuelles, voici pourquoi vous avez peur des voitures et des pendules, voici pourquoi vous voulez arrêter le mouvement terrestre !

RANOUILLET, émerveillé.

C'est clair !

MATON, ahuri et à part.

Pas pour moi.

RANOUILLET.

Et le remède?

MUSCULUS, allant s'asseoir à son bureau.

Il existe!... Voyons... nous disons... deuxième degré... (Écrivant.) Un extrait de plantes marines, que vous prendrez d'heure en heure, on va vous préparer cela.

MATON, à part.

Si ça guérissait, pourtant?...

MUSCULUS.

C'est cher ; mais c'est souverain.

RANOUILLET, enthousiasmé.

Oh ! quand je devrais vendre de la rente!...

MATON, à part.

Si j'osais lui dire que je suis un confrère... il me ferait peut-être une remise...

SCÈNE VI

LES MÊMES, DUTAFFETAS.

DUTAFFETAS*, entrant tout essoufflé par la première porte à droite.

Docteur, docteur, me voici !

MUSCULUS, se levant.

Qui est-ce qui se permet d'entrer ainsi ?.. Ah ! ça mais... ce coquin de Gulistan !..

DUTAFFETAS.

Comment... vous ne me reconnaissez donc pas ?.. c'est moi... avec les deux mille francs... pour ma tache...

MUSCULUS.

Ah ! effectivement... très-bien... jetez-les dans le plat d'argent... (Dutaffetas passe près du bureau et met deux billets de banque dans le plateau.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, GULISTAN.

GULISTAN**, accourant par la porte de gauche.

Ah ! monsieur... monsieur...

MUSCULUS, allant à lui.

Quoi... qu'est-ce ? que me veut-on ? Encore ces ambassadeurs !.. je ne suis pas visible... qu'ils attendent !..

GULISTAN, à demi-voix.

Non, monsieur, non, c'est madame...

* Maton, Musculus, Randouillet, Dutaffetas.

** Maton, Gulistan, Musculus, Dutaffetas, Randouillet.

MUSCULUS, bas.

Ma femme... Julienne...

GULISTAN, bas.

Le capitaine vient d'envoyer sa réponse.. il ne viendra pas dîner...

MUSCULUS, bas.

Eh bien?...

GULISTAN, bas.

En lisant sa lettre, madame est tombée sans connaissance.

MUSCULUS, effrayé.

Est-il possible !...

GULISTAN, bas.

Elle se tord !..

MUSCULUS, bas.

Julienne se tord !..

GULISTAN, bas.

Elle grince des dents... c'est une crise... on dirait qu'elle va passer...

MUSCULUS, étourdi.

Ah ! mon Dieu !.. cours vite, Gulistan !...

GULISTAN.

Où, monsieur ?

MUSCULUS *, au désespoir, en criant.

Un médecin, malheureux, un médecin !.. Il m'en faut un !..
(Gulistan passe à droite.)

DUTAFFETAS et RANDOUILLET, très-surpris.

Hein ?...

MATON, qui s'oublie, se levant et s'avançant.

Un médecin ?.. en voilà un !.. moi ! (Gulistan, qui allait pour sortir, s'arrête.)

RANDOUILLET, le reconnaissant.

Mon docteur !

DUTAFFETAS, à part, de même.

Un des miens !...

* Maton, Musculus, Dutaffetas, Randonillet, Gulistan.

MUSCULUS, à Maton.

Médecin... vous?... Quelle chance!.. Ah! sauvez-la, docteur...
sauvez-la... (Il l'entraîne vers le fond à gauche.)

MATON, gravement.

Conduisez-moi près de la malade.

(Il sort par la porte de gauche, avec Musculus. — Randonillet tombe assis sur le canapé et Dutaffetas reprend ses deux billets de banque dans le plateau.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

Chez Dutaffetas — Sa chambre à coucher. — Portes au fond, portes latérales au deuxième plan à droite et à gauche. Au fond, à gauche, une alcôve dans laquelle est un lit; devant le lit, une table de nuit. À gauche, au premier plan, une console. Au fond, à droite, une grande armoire. Sur le devant, à droite, un guéridon, une cheminée à droite; entre le guéridon et la cheminée, une bergère. De l'autre côté du guéridon un fauteuil, un autre fauteuil à gauche sur le devant. Chaises au fond. Dans la cheminée le feu est allumé, des bouilloires chauffent. Sur la table de nuit, une théière, des tasses et tout l'attirail d'un malade.

SCÈNE PREMIÈRE

DUTAFFETAS, seul, en casquette, en pantoufles et en robe de chambre, étendu dans la bergère, près de la cheminée et regardant sa main.

Ça n'est plus noir... c'est devenu jaune!.. je me décompose, c'est clair! et rien!.. pas de secours!... pas de remèdes!... ah! quelle abominable nuit j'ai passée!.. J'ai renvoyé Marianne chez les médecins... pour une seconde consultation... ai-je hien fait?.. est-ce que je sais?.. mais j'ai besoin de les voir... de les entendre me dire... n'importe quoi... ça fait toujours plaisir!... (Il ôte sa casquette qu'il pose sur le guéridon.) Et Nisida... ma fille... qui ne vient pas!.. je lui ai pourtant écrit par le télégraphe... (Très-sombre.) Arrivera-t-elle à temps?.. (Examinant sa casquette.)

Tiens, qu'est-ce qu'il est donc arrivé à ma casquette? (La prenant.) Voilà une place... où il manque des poils... elle est rongée... (Soupirant.) comme moi!... (Il la remet sur le guéridon.)

SCÈNE II

MARIANNE, DUTAFFETAS.

MARIANNE, entrant par le fond.

Ouf!.. j'suis t'y lasse!..

DUTAFFETAS, se levant et allant à elle.

Ah!.. Marianne!.. eh bien... les médecins?...

MARIANNE.

Quand ils seront rentrés, on les enverra... et votre locataire aussi... qu'est revenu, ce matin, de son voyage.

DUTAFFETAS *, passant à gauche.

Monsieur Valbrun!.. tant mieux!.. ça fera un de plus... il découvrira peut-être quelque chose, lui!.. ah! Marianne, ma bonne fille... je suis bien malade...

MARIANNE.

Faut pas vous décourager comme ça, monsieur...

DUTAFFETAS, regardant sa main.

C'est tout jaune!.. qu'est-ce que ça peut être que ce mal là... hein?.. dis... réponds-moi donc?

MARIANNE.

Dame, je ne sais pas moi, monsieur...

DUTAFFETAS, tristement.

Personne ne le sait!.. (Il s'assied sur le fauteuil de gauche.)

MARIANNE, s'approchant.

Monsieur?..

DUTAFFETAS.

Quoi?

* Dutaffetas, Marianne.

MARIANNE.

Vous ne vous fâcherez pas, si je vous dis ce que j'ai fait ?

DUTAFFETAS.

Tu as cassé quelque chose ?.. ça m'est bien égal... dans la position où je me trouve .. en face de l'éternité !.. un peu de vaisselle de plus ou de moins !..

MARIANNE.

Ce n'est pas ça, je n'ai rien cassé...

DUTAFFETAS.

Ça m'étonne...

MARIANNE.

Bier au soir, que vous étiez assoupi au coin du feu...

DUTAFFETAS.

Eh bien ?..

MARIANNE.

Eh bien... je vous ai coupé tout doucement par derrière, une mèche de cheveux, que j'ai vite enveloppée dans du papier...

DUTAFFETAS.

Tu as touché à ma chevelure ?.. (passant ses mains derrière sa tête.) C'est étonnant, il ne m'en manque pas...

MARIANNE.

Bah !.. elle était pourtant assez grosse !

DUTAFFETAS, à part, se levant.

Dans quel but ?.. lui aurais-je inspiré un de ces sentiments ?.. (Haut) et qu'as-tu fait de ma mèche ?..

MARIANNE.

Ah !.. voilà !.. je suis allée la porter à une somnambule...

DUTAFFETAS.

Ah ! les somnambules !.. nous avions encore ça !.. je n'y avais pas pensé...

MARIANNE.

Et une fameuse qui demeure tout près d'ici... et on assure dans le quartier qu'elle ne se trompe jamais...

DUTAFFETAS.

Achève... qu'a-t-elle dit ?

MARIANNE.

Ah!.. c'est que j'ose pas le répéter à monsieur... et pourtant ça peut être utile à savoir.

DUTAFFETAS.

Parle, je m'attends à tout... j'ai du courage.

MARIANNE.

Eh bien... A peine a-t-elle eu la mèche entre les mains, qu'elle a fait des gestes terribles!.. et elle a crié...

DUTAFFETAS.

Quoi?

MARIANNE.

« Otez-moi ça!.. ôtez-moi ça! »

DUTAFFETAS.

Ah! ça la gênait?..

MARIANNE.

« Pourquoi? » qu'a dit son machiniseur, et elle a répondu... »

DUTAFFETAS.

Va toujours.

MARIANNE.

« Otez donc ça... c'est une bête dangereuse!.. »

DUTAFFETAS.

Une bête!

MARIANNE.

« Il faut l'abattre!.. elle est enragée!.. »

DUTAFFETAS, confondu.

Je suis enragé!..

MARIANNE.

Et elle a jeté la mèche dans le feu, en disant : « Quel vilain poil!.. »

DUTAFFETAS.

Comment... quel vilain poil!.. (passant la main derrière sa tête.) et il ne m'en manque pas!.. (Tout à coup, en portant les yeux sur sa casquette.) Ah! Marianne!.. (Il passe à droite et va prendre sa casquette.)

MARIANNE *.

Quoi, monsieur!..

* Marianne, Dutaffetas.

DUTAFFETAS.

Ce ne sont pas mes cheveux que tu as coupés...

MARIANNE.

Quoi donc que c'est, monsieur ?

DUTAFFETAS.

Ce sont ceux de ma casquette...

MARIANNE.

Pas possible...

DUTAFFETAS, lui montrant la casquette.

Vois... la marque des ciseaux...

MARIANNE, étonnée.

C'est, ma foi, vrai... dame, il faisait noir... et vous étiez si enfoncé... dans votre robe de chambre...

DUTAFFETAS.

Mais alors ce poil, cette tête dangereuse, c'est ma casquette !..

MARIANNE.

Dame, il paraîtrait qu'oui, monsieur.

DUTAFFETAS.

Ah ! Marianne !... (Il rejette avec horreur la casquette sur le guéridon.

MARIANNE.

Monsieur ?

DUTAFFETAS.

Je tiens le fil !... cette tache ne m'est venue que depuis que j'ai acheté cette casquette !...

MARIANNE.

C'est vrai...

DUTAFFETAS.

La peau appartenait à un quadrupède inconnu du chapelier... C'est elle, je n'en doute plus, qui m'a communiqué cette épouvantable maladie !...

MARIANNE.

Ah ! mon Dieu !

DUTAFFETAS *, passent à gauche.

Musculus est le seul qui ait eu raison !... qui me dit que cette bête n'est pas originaire de la Tartarie... et qu'elle ne m'a pas inoculé... *la nioniette des Mantchoux* ?

MARIANNE.

Qu'est-ce que c'est que ça, monsieur ?...

DUTAFFETAS.

Est-ce que je sais ?... on n'a jamais pu savoir !... (Il retombe assis sur le fauteuil de gauche.)

SCÈNE III

LES MÊMES, NISIDA.

NISIDA, au dehors.

Papa !... papa !...

MARIANNE, allant ouvrir la porte du fond.

Ah ! v'là mamzelle !

NISIDA **, en entrant.

Où est papa ?

DUTAFFETAS.

Ma fille !...

NISIDA, courant à lui et l'embrassant.

Papa, mon pauvre papa, qu'as-tu donc ?

DUTAFFETAS.

Nisida, bientôt tu n'auras plus de père...

NISIDA.

Veux-tu bien te taire !... Mais qu'est-il donc arrivé ?... mon Dieu !

* Dutaffetas, Marianne.

** Dutaffetas, Nisida, Marianne.

DUTAFFETAS, avec douleur.

C'est ma casquette... une bête contagieuse... il paraît qu'elle était enragée... en Tartarie... me voilà gentil!... j'ai la nioniette! et des Mantchoux, encore!

NISIDA, à part, avec inquiétude.

Mon Dieu... il ne sait plus ce qu'il dit!...

DUTAFFETAS.

Nisida...

NISIDA.

Papa...

DUTAFFETAS.

Tu me feras faire des obsèques modestes... Je veux quitter ce monde sans la moindre pompe... comme j'y suis entré!

NISIDA.

Voulez-vous bien ne pas avoir de pareilles idées!

MARIANNE, pleurant bruyamment.

Ça me fend le cœur!... Hi!... hi!... hi!...

DUTAFFETAS, se levant et allant à Marianne.

Marianne, vous troublez la solennité de ce moment... Allez pleurer à la cuisine.

MARIANNE, pleurant toujours.

Oui, monsieur... Hi!... hi!... hi!...

(Elle sort par la droite.)

SCÈNE IV

NISIDA, DUTAFFETAS.

NISIDA.

Mais, papa...

DUTAFFETAS, s'asseyant sur le fauteuil près du guéridon.

Laisse-moi continuer... Un jour... Nisida... tu te marieras...

NISIDA.

Oui, papa...

DUTAFFETAS.

Ne fais pas comme ta mère... prends un mari qui te plaira.

NISIDA.

J'essaierai... papa...

DUTAFFETAS.

Qu'est-ce que je voulais donc te dire encore... je ne m'en souviens plus... Mes idées commencent déjà à se troubler... Ah ! tu feras brûler ma casquette... (Il la montre.)

NISIDA, à elle-même, étonnée.

Sa casquette!..

DUTAFFETAS.

Parce que... vois-tu, Nisida, cette abominable maladie pourrait envahir la nation!.. c'est une œuvre patriotique!..

NISIDA.

Oui, papa... (A part.) Mon Dieu!.. il n'a donc plus sa tête!..

DUTAFFETAS.

Donne-moi un peu de tisane!

NISIDA, allant prendre une tasse de tisane sur la table de nuit.

Oui, papa...

DUTAFFETAS.

Je ne sais pas pourquoi j'en prends... mais enfin ça ne peut pas nuire...

NISIDA, lui apportant la tasse de tisane.

Tiens, papa.

DUTAFFETAS, remuant sa tisane.

Ah ! c'est ma faute!..

NISIDA.

Tu dis ?

DUTAFFETAS.

J'aurais dû l'acheter en drap...

NISIDA.

Quoi, papa ?

DUTAFFETAS.

Ma casquette... certainement... Il y avait moins de danger !
(Il boit un peu et pose la tasse sur le guéridon.)

NISIDA, se désespérant, à part.

Ah ! mon Dieu !... mon Dieu !... la tête déménage !

SCÈNE V

LES MÊMES, MARIANNE, VALBRUN.

MARIANNE, * en entrant avec Valbrun par le fond.

Tenez... v'là monsieur. (Elle passe derrière le guéridon.)

NISIDA, courant à Valbrun.

Ah ! venez, venez, monsieur Valbrun !..

VALBRUN, s'approchant.

Qu'y a-t-il donc, mademoiselle ?

NISIDA, bas à Valbrun.

Je ne sais pas... Il dit qu'il va mourir !.. et un tas d'autres choses si incroyables !.. Je crois que mon pauvre papa a perdu la tête !..

DUTAFFETAS.

Docteur, je suis bien aise de vous voir. C'est un cas très-rare. Vous pourrez en faire un rapport à l'Académie de Médecine.

VALBRUN **, s'asseyant sur une chaise que lui avance Marianne.

Voyons, de quoi s'agit-il ?

* Nisida, Valbrun, Marianne, Dutaffetas.

** Nisida, Valbrun, Dutaffetas, Marianne.

DUTAFFETAS.

Croyez-vous qu'un animal de Tartarie puisse communiquer son mal, en casquette?

VALBRUN, étonné, regardant tour à tour Nisida et Dutaffetas.

Attendez... je ne comprends pas bien...

NISIDA, bas à Valbrun.

Depuis que je suis arrivée... voilà sa conversation...

MARIANNE.

C'est la somnambule qui l'a dit.

DUTAFFETAS.

Et Musculus aussi !... et tous les deux... étaient dans le vrai !

VALBRUN.

Qui ?... qui ?... et à propos de quoi ?

DUTAFFETAS, lui montrant sa main.

Tenez, voici la tache...

VALBRUN.

Effectivement, je vois une tache.

DUTAFFETAS,

Regardez bien... elle est jaune...

VALBRUN.

Oui... elle est même très-jaune !

DUTAFFETAS.

Eh bien...

VALBRUN.

Eh bien ?

DUTAFFETAS.

Eh bien... hier elle était noire et le major voulait me couper le bras... j'aurais peut-être bien fait !

VALBRUN.

Et c'est là toute votre maladie ?

DUTAFFETAS.

Ce n'est pas assez ?... quand j'ai... la nionette des Mantchoux !... en plein !

VALBRUN.

Qu' est-ce qui vous a fait accroire ?...

DUTAFFETAS.

Voyons, docteur... je suis un homme... vous ne parlez pas à une poule mouillée!... Ne me cachez rien... Combien de jours ai-je encore à vivre?...

VALBRUN, le regardant et lui examinant le bras, puis se levant.

Mais vous n'êtes pas malade le moins du monde! (Marianne remet la chaise au foud. — Nisida va à son père.)

DUTAFFETAS*, se levant.

Ne cherchez pas à me tromper, ne me dissimulez pas ma position, puisque je la connais. (Lui montrant sa main.) Mais, regardez donc!... Voyez la tache!...

VALBRUN.

Eh! je ne sais pas ce que c'est que cette tache-là!... et je ne veux même pas m'en occuper... cela n'a pas la moindre importance...

NISIDA.

Là... tu vois bien, papa.

MARIANNE, presque à elle-même.

Mais puisque la somnambule...

DUTAFFETAS.

Comment, docteur, vous me soutenez que je n'ai rien, vous... que je croyais un si bon médecin!...

VALBRUN, souriant.

Oh!... comme vous avez changé!... Ne prétendiez-vous pas, hier, que le meilleur de tous ne valait pas le diable?

DUTAFFETAS.

Eh!... hier, je n'étais pas malade!...

VALBRUN**, allant à lui.

Et vous aviez la prétention de ne l'être jamais...

* Valbrun, Nisida, Dutaffetas, Marianna.

** Nisida, Valbrun, Dutaffetas, Marianna.

DUTAFFETAS.

J'ai eu tort... j'ai été un imbécile... là... êtes-vous content?... mais sauvez-moi... si c'est encore possible!... tirez-moi de là... employez les choses les plus chères... je ne regarderai pas à l'argent... [toute ma fortune, s'il le faut!... la dot de ma fille!... tenez, la misère... oui, la misère même... pourvu que je vive!...

VALBRUN.

Eh bien, oui, vous êtes malade...

DUTAFFETAS.

Ah!... c'est bien heureux! (Il chancelle et tombe sur le fauteuil près du guéridon. — Marianne lui donne la tasse de tisane, qu'il achève.) *

VALBRUN.

Et je vais vous dire de quoi!

DUTAFFETAS, rendant la tasse à Marianne.

Pas de la monnaie?...

VALBRUN.

Vous êtes malade de peur... et pas d'autre chose!... Les voilà bien, ces esprits forts!... qui ne veulent croire à rien, et qui, ensuite, croient à tout! Plus leur défiance était grande, et plus leur effroi est terrible à la seule appréhension d'un malaise... au plus léger symptôme d'un bobo, que leur imagination grossit aux dépens de leur sens commun!... ce n'est pas un médecin qu'ils appellent... c'est toute la Faculté... qui bientôt ne leur suffit plus!... ils s'élancent chez les chariatans... ils se précipitent chez les sonnambules... ils questionnent les bonnes femmes à remèdes... écoutent leurs sottises, leurs niaiseries... et exécutent le tout... sans broncher!... Plante de jobards!... touffue!... ardue!... têtue!... aussi vivace que le chiendent!... en vain la science veut l'arracher... tu seras éternelle!

NISIDA.

Ainsi, vous croyez?...

VALBRUN.

Que la crainte d'être malade est la pire des maladies...

NISIDA.

Tu vois bien, alors, papa.

DUTAFFETAS.

D'après vous... je n'aurais donc rien?... mais je me sens pourtant... je ne suis pas dans mon assiette !

VALBRUN.

Voulez-vous divaguer?... je m'en vais... Voulez-vous m'obéir?... je reste.

NISIDA et DUTAFFETAS, qui se lève.

Restez, docteur !

VALBRUN.

Pour guérir, chassez-moi bien vite vos craintes ridicules... montrez de la fermeté!... pas d'isolement!... le grand air, des visites, la promenade!... Pour régime, du bourgogne, de la viande saignante... votre café et un bon verre d'eau-de-vie vieille, voilà!... C'est violent, mais il n'y a rien à retrancher.

DUTAFFETAS.

Mais... vous ne croyez pas que quelques tisanes dépuratives?... car, enfin, vous ne m'ordonnez rien.

VALBRUN.

Si fait... je vais vous prescrire un collyre pour l'usage externe, et une boisson anti-phlogistique... le mot vous va-t-il?... une boisson anti-phlogistique... que vous prendrez tous les quarts-d'heure... (Bas à Nisida,) puisqu'il veut à toute force avaler quelque chose!...

DUTAFFETAS.

A la bonne heure.

NISIDA.

Merci bien, docteur.

VALBRUN.

Où puis-je écrire, mademoiselle ?

NISIDA, montrant la porte de gauche.

Par ici, docteur... dans le salon.

VALBRUN, bas à Nisida, avant de sortir.

Puisqu'il veut à toute force avaler quelque chose!... (Il sort par la gauche avec Nisida.)

SCÈNE VI

MARIANNE, DUTAFFETAS.

DUTAFFETAS, passant à droite.

Eh bien! non... il ne m'a pas dit la vérité!... n'est-ce pas, Marianne?

MARIANNE.

Où! certainement, monsieur, puisque la somnambule...

DUTAFFETAS.

Je sais bien ce que je souffre, moi!... ça augmente, même!...

MARIANNE.

Vraiment, monsieur?

DUTAFFETAS.

Et pour remèdes... du bourgogne et du gigot!... il veut égayer mes derniers moments... voilà tout! (il s'assied dans la bergère, puis regardant sa casquette.) Il faut absolument que je me procure un chimiste.

MARIANNE, s'approchant.

Un chimique?

DUTAFFETAS, montrant la casquette.

Où, pour la faire analyser!...

MARIANNE.

Où que ça se trouve, ça?...

DUTAFFETAS.

Ah!... et pendant que tu y es... tu m'amèneras aussi un notaire... mes dernières volontés!... Je ne veux pas être pris de court!

MARIANNE, avec câlinerie.

Dites donc, m'sieu?

DUTAFFETAS.

Quoi?

MARIANNE.

Vous ne m'oubliez... pas... hein ! vous me laisserez quelque chose... Vous savez... je ne vous ai jamais contrarié... en rien. J'ai toujours fait... tout ce que vous avez voulu...

DUTAFFETAS.

C'est vrai !...

MARIANNE.

Alors, vous me coucherez sur votre testament ?...

DUTAFFETAS.

Tout au long... sois tranquille... (A part.) pour une petite somme.

MARIANNE, sautant de joie.

Quel bonheur !... Il n'en faut qu'un de notaire ?

DUTAFFETAS.

Mon Dieu, oui !... je crois qu'avec un...

MARIANNE.

N'vous impatientez pas... j'vas courir... (Elle sort vivement par la porte de droite.)

SCÈNE VII

DUTAFFETAS, puis RASCOL.

DUTAFFETAS, seul.

Brave fille !... quel attachement elle a pour moi !...

RASCOL *, à lui-même en entrant par le fond.

Malade... très-malade... lui !... Ah !... je veux le voir, ce pauvre homme ! (Haut et s'approchant de Dutaffetas) Monsieur Dutaffetas...

DUTAFFETAS.

Rascal !...

RASCOL.

Oui... c'est moi, monsieur... j'ai appris... et je suis venu...

* Rascal, Dutaffetas.

DUTAFFETAS.

Merci, mon garçon... merci...

RASCOL, à part.

Comme il me reçoit bien... (Haut.) Je reviens de Dijon... à l'instant... où je croyais trouver mon oncle... au plus bas... mais... par bonheur... il était dans son laboratoire... en train de compter ses sangsues!... (A part.) Si je m'abonne jamais au *Moniteur de la Côte-d'Or!*...

DUTAFFETAS, qui n'a pas quitté des yeux sa casquette.

Il devrait y avoir, comme dans les marchés pour les champignons, un inspecteur chargé de surveiller les produits de la chapellerie.

RASCOL, étonné, à part.

Qu'est-ce qu'il dit ?

DUTAFFETAS, tout à coup.

Ah!... Rascal... n'êtes-vous pas un peu chimiste ?... (Il lui fait signe de s'asseoir.)

RASCOL, s'asseyant sur le fauteuil près du guéridon.

Pas un peu... beaucoup.

DUTAFFETAS.

Êtes-vous capable d'analyser une casquette ?

RASCOL, stupéfait.

D'analyser... une...

DUTAFFETAS.

Oui... Seulement je vous préviens qu'il y a du danger!...

RASCOL, à part, en faisant le geste d'un homme qui a la tête dérangée.

Est-ce que sa maladie... serait ?...

DUTAFFETAS.

L'animal n'était pas sain!...

RASCOL.

Vraiment ?

DUTAFFETAS.

Je suis sa victime!... mon compte est fait... Je vais bientôt aller rejoindre mes aïeux!... les Dutaffetas!...

RASCOL, se levant.

Allons donc!

DUTAFFETAS, se levant aussi et allant à lui.

Comme je te le dis, mon pauvre garçon... j'ai été bien désagréable avec toi, n'est-ce pas?... Oh!... au moment de fermer les yeux... je vois juste... je juge parfaitement ce que j'ai été... d'abord, j'aimais trop l'argent... ce qui est une bêtise, parce que je n'ai pas su profiter du mien... et qu'à présent je ne peux pas l'emporter avec moi... et ce qu'il y a de charmant, c'est que c'est toi qui en jouiras... quand tu seras le mari de Nisida... qui va être sa maîtresse... et qui, bien certainement... je ne la blâme pas... d'autant plus que, si j'eusse vécu, il est certain que tu n'aurais jamais épousé ma fille!... Comme tout tient à peu de chose pourtant!... j'en voulais une de *loutre*... il n'y en avait pas!...

RASCOL.

Mais est-ce que je vous ai jamais demandé votre argent?... je vous disais : Donnez-moi votre fille... je ferai sa fortune... ainsi que la mienne!... et je vous le dis encore... parce que je suis convaincu du succès de ma composition, (tirant un flacon de sa poche.) que voici... et qui est excellente... voilà mon avenir!

DUTAFFETAS.

Ah!... ton avenir est là dedans! (Prenant le flacon.) Où diable, ai-je déjà vu un flacon comme ça?... Ah! oui... je me souviens... chez le docteur Valbrun, mon locataire... je l'ai même débouché par curiosité... et j'en ai répandu un peu...

RASCOL.

Ah!... c'était vous?...

DUTAFFETAS, lui rendant le flacon.

Ça sentait très-bon!...

RASCOL, voyant, en prenant le flacon, la main de Dutaffetas.

Tiens, qu'est-ce que vous avez donc sur la main?...

DUTAFFETAS.

C'est le mal... le mal Tartare!... La *nioniette des Mantoux*!... Tu vois... c'est jaune... eh bien, dans l'origine, c'était noir.

RASCOL, vivement.

Plait-il?

DUTAFFETAS.

C'est pour cela que je veux te faire analyser ma casquette...

RASCOL,

Comment... c'est là... votre maladie.

DUTAFFETAS.

Oui... une maladie épouvantable... que personne ne comprend... excepté Musculus et la somnambule.

RASCOL.

Et c'est bien vous qui avez débouché ?...

DUTAFFETAS.

Ton flacon... chez Valbrun... mais je n'en ai pas répandu beaucoup.

RASCOL, poussant un cri de joie.

Ah !...

DUTAFFETAS.

Quoi ?...

RASCOL, à part.

Diable !... n'allons pas trop vite... (Haut.) monsieur Dutaffetas... voulez-vous vivre ?

DUTAFFETAS.

Que c'est bête de dire ça à un homme qui en a soif !

RASCOL.

Eh bien, jurez-moi de me donner Nisida...

DUTAFFETAS.

Je te la donne... mon ami, je te la donne !

RASCOL.

Quand ça !

DUTAFFETAS.

Tout de suite... mais tu me guériras ?

RASCOL.

Personne que moi ne peut vous guérir...

DUTAFFETAS.

Tu connais donc ma maladie ?...

RASCOL.

C'est une maladie... chimique...

DUTAFFETAS.

Allemande ?

RASCOL.

Turque!

DUTAFFETAS.

Ce ne serait pas la nioniette des Manchoux ?

RASCOL.

Non, c'est la nioniette d'Absalon, dont moi seul ai l'antidote!

DUTAFFETAS.

Et la tache disparaîtra ?...

RASCOL.

En cinq minutes!

DUTAFFETAS, au comble de la joie, en criant et passant à gauche.

En cinq ! !... Nisida ! Nisida !...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, NISIDA, puis VALBRUN, puis MARIANNE.

NISIDA*, accourant par la porte de gauche.

Quoi, papa ?

DUTAFFETAS.

Embrasse Rascol !... non !... si !... au fait... puisqu'il t'épouse...

NISIDA**, allant à Rascol.

Comment, c'est vrai !

RASCOL.

Oui, chère Nisida.

DUTAFFETAS***, les séparant.

Un moment !... tu me trompes peut-être aussi!

* Nisida, Dutaffetas, Rascol.

** Dutaffetas, Nisida, Rascol.

*** Nisida, Dutaffetas, Rascol.

RASCOL.

Oh ! monsieur Dutaffetas !

DUTAFFETAS, lui tendant la main.

Opère...

RASCOL.

Tout de suite. (Il tire de sa poche un petit flacon, qu'il répand sur la main de Dutaffetas, et il frotte avec son mouchoir.) Enfin, Nisida... vous serez donc à moi !... O Absalon, sois béni !...

NISIDA.

Frottez toujours.

VALBRUN*, entrant par la gauche.

Que font-ils donc ? (Il reste à l'écart.)

DUTAFFETAS, à Rascol.

Eh bien, ça vient-il ?... ou plutôt ça s'en va-t-il ?

RASCOL, frottant toujours.

Oui, ça pâlit, ça s'efface... (À Nisida.) A quoi tient le bonheur !

DUTAFFETAS, regardant sa main.

Mais oui, ma peau reprend son teint de rose.

RASCOL.

C'est fait !... enlevé !...

DUTAFFETAS, au comble de la joie.

Je suis détaché !... ma fille embrasse mon gendre. (Courant à Valbrun.) Ah ! docteur, vous aviez raison !... voyez, plus rien...

VALBRUN**, qui s'est approché.

Et par quel miracle ?

RASCOL.

L'eau d'Absalon !... je vous conterai cela, docteur.

VALBRUN.

Ah ! oui !.. l'eau d'Absalon !... Je sais..

* Valbrun, Nisida, Dutaffetas, Rascol.

** Valbrun, Dutaffetas, Nisida, Rascol.

MARIANNE *, entrant par le fond.

cur, v'la tous les médecins.

DUTAFFETAS.

on. Bravo ! nous allons rire... (Riant.) Ah ! ah ! ah !...
e vais leur dire... ah ! ah ! ah !... messieurs les doc-
la tache en question... ah ! ah ! ah !... Aïe !... oh ! doc-
je suffoque... oh !...

VALBRUN.

ez garde !... Molière est mort en riant des médecins !...

ianne, Valbrun, Dutaffetas, Nisida, Rascol.

FIN